

Pages 107 et 108 :

Jorge Luis Borges, « El otro tigre », in *El hacedor*,
traduit en français par Ibarra dans *Ceuvre poétique (1925-1965)*.
© 1995, Mariana del Socorro Kodama, Martín Nicolás Kodama,
María Victoria Kodama, Matías Kodama et María Belén Kodama.
© Éditions Gallimard, 1970, pour la traduction française.

Page 202 : Carmen Maria Machado,
Dans la maison rêvée, traduit en français par Hélène Cohen.
© Christian Bourgois éditeur, 2021.

© Éditions Gallimard, 2025.

La pièce imaginaire

Ils ne sont pas entièrement mauvais.

S'il existait une manière de les presser pour en extraire un jus, ce jus ne serait pas tout à fait imbuvable, non, parfois sous son amertume empoisonnée il y aurait un arrière-goût de douceur. S'il existait une manière de les passer entre deux rouleaux compresseurs pour qu'ils se transforment en feuilles plates, ces feuilles ne seraient pas totalement opaques et inquiétantes comme le fond des mers, non, elles auraient ici et là des transparences et des veines fines qui leur donneraient un semblant de vulnérabilité. S'il existait une manière de les broyer en fine poussière, cette poussière ne serait pas complètement toxique, non, certaines particules flotteraient dans les rais du soleil et à les regarder, on pourrait croire à un ballet innocent.

MB est maçon. Il est né en Algérie, près d'un petit port où les barques déchargent des sardines par palanquées. Au soleil, dans leur filet, les poissons brillent et bougent tel un seul morceau de métal en fusion. MB est le benjamin d'une

fratrie nombreuse et cette position le place sous la protection et l'indulgence de tous ses aînés. On lui a raconté qu'il était un très bel enfant. Ses cheveux étaient longs et soyeux, son visage pareil à celui d'un chérubin. Il suscitait l'envie et la jalousie de ses petits camarades. MB adore sa mère, une femme courage qui le gâte et l'incite à être sérieux à l'école, à bien obéir, à entreprendre de longues études. Elle lui confie combien elle était douée, elle, à l'école mais que faire, elle n'est pas née à la bonne époque ni dans le bon pays. Elle respecte et subit les traditions patriarcales – le mariage arrangé, l'arrêt net de sa scolarisation, la naissance de huit enfants à un rythme régulier, la soumission à un mari autoritaire, parfois violent et souvent alcoolisé. Malgré tout l'amour et le respect qu'il porte à sa mère, MB n'écoute pas ses conseils et abandonne l'école à quatorze ans. Peut-être qu'il veut se dégager du joug familial, être indépendant, faire comme ses frères aînés qui travaillent déjà. Près de la plage et du port de sa commune natale, il commence à vendre des cacahuètes, des cigarettes et parfois des sardines, à l'embarcadère. Dans ces années où il a encore un corps d'adolescent et une allure insouciant, ça s'appelle se débrouiller. MB flirte un peu avec les filles, mais il n'y a rien de bien sérieux. À vingt-trois ans, il quitte son pays natal et rejoint la France où certains membres de sa famille se sont installés. Il trouve du travail comme manœuvre dans le bâtiment. Les journées sont longues et rudes. Il prépare le mortier, il découpe le bois, il transporte le matériel, il nettoie, il apprend un vrai métier. Il obéit. Il est prêt à faire ces choses-là, il ne rechigne pas devant le travail. Fais

ceci, va là-bas, ramène ceci, rapporte cela. Son corps entier travaille, s'épaissit, se muscle, s'affirme, se professionnalise. Quand il devient maçon, il est fier. Il peut à son tour montrer aux jeunes manœuvres comment réaliser les jointures, installer des éléments de ferrailage, couler un petit ouvrage en béton. Il explique, il houspille comme lui-même a été houspillé. Il dit : Fais ceci, va là-bas, ramène ceci, rapporte cela. Les samedis matin, MB se réveille courbaturé et heureux d'avoir travaillé sans relâche de l'aube jusqu'au crépuscule pendant les cinq premiers jours de la semaine, d'avoir fait de son existence quelque chose d'utile, d'avoir un CDI dans une entreprise importante du bâtiment, de gagner sa vie sans rien devoir à qui que ce soit. Ce n'est pas rien ce sentiment, c'est peut-être celui qui lui fait se sentir enfin un homme, comme son père, comme ses frères. MB a un début de calvitie qu'il essaie de camoufler en coupant ses cheveux ras. Peut-être passe-t-il de temps en temps la main sur sa tête en imaginant les longs cheveux qu'il avait dans son enfance ? Il apprécie les belles chaussures bien cirées, les manteaux de laine ajustés, les lunettes de soleil à la mode, surtout celles à la forme dite aviateur. Il aime séduire, offrir des cadeaux, il sait charmer les femmes, c'est un beau parleur. Quand on lui demande de se décrire en deux mots, il choisit ceux-là : *adorable* et *travailleur*. Certains samedis soir, MB se lâche. Il fait la fête, il boit, il fume, il danse. À le voir ainsi, joyeux, libre et fier, on n' imagine pas.

RD travaille comme chauffeur dans un ministère important. D'aussi loin qu'il se souvienne, on lui a dit et répété

qu'il était beau. Ses parents, ses frères et sœurs, ses cousins, ses oncles et tantes, ses voisins. Ce sont ses yeux couleur café au lait qui le singularisent et, dans ce pays où les gens sont basanés aux yeux foncés, la beauté réside souvent dans la pâleur des attributs : une peau claire, des cheveux châains, des yeux pâles. On l'appelle le garçon aux yeux *marron-marron* pour souligner que ce n'est pas un marron ordinaire dont il s'agit mais un beau marron, riche et fertile et épais comme l'est le sol, ici. RD est né dans un village enserré par une nature luxuriante. Les feuilles des arbres y sont épaisses, gorgées de sève et la terre toujours féconde. Son quotidien avec sa famille est modeste, parfois frugal. Adolescent, il grandit vite, beaucoup plus vite que les autres garçons, comme s'il avait appris à se nourrir de tous ces compliments et ces regards admiratifs, et bientôt il dépasse tout le monde d'une bonne tête. Mais s'il sait qu'il est beau, RD n'est ni arrogant ni prétentieux. Son sourire est franc, il est courtois, sympathique, charmant même. Les filles en sont secrètement amoureuses. Avec les aînés, il est respectueux et serviable. Sa scolarité se passe sans accroc et il est de ces centaines d'élèves qui terminent le cycle secondaire sans véritable projet, sans réelle passion. Quand il est embauché comme chauffeur au ministère, c'est la chance de sa vie. C'est désormais un employé du service public et rien ou presque ne peut lui arriver. Ses parents sont soulagés de le savoir à ce poste que d'autres rêveraient de décrocher : la sécurité du travail de fonctionnaire sans l'ennui gris des bureaux. RD aime son travail de chauffeur. Il conduit la ministre, les hauts gradés et sa ber-

line noire brille sous le soleil de ce pays. Ce n'est pas rien d'être au volant de ces voitures-là, de conduire ces gens-là, d'entendre leurs conversations secrètes, de connaître les manies et les habitudes des puissants. C'est quelque chose, pour un fils d'agriculteur comme lui, de savoir lire dans un hochement de tête, dans un regard. Il est apprécié de tous et il a fière allure, il faut l'avouer, quand il roule sur les routes bordées de palmiers de la capitale, quand il lance cette voiture puissante sur l'autoroute. Il fait son travail avec la discrétion nécessaire et quand parfois en famille on lui pose des questions un peu indiscrètes sur la « vraie vie » des hommes politiques, il affiche un sourire timide, ses yeux *marron-marron* pétillent mais il ne dit rien, il ne lâche aucun secret. Il est fier d'occuper ce poste et c'est une fierté qui dépasse son simple parcours personnel. Il lui semble parfois porter la fierté du chemin de sa famille, de ses ancêtres, de sa classe sociale entière. Ce n'est pas rien de se sentir dépositaire de cet héritage-là, et ainsi, RD se voit comme un homme qui a réussi, qui a trouvé sa place. Si on lui demandait de se décrire, il dirait : *Je suis un homme de famille*. De temps en temps, le soir, il entre dans des casinos et des salles de jeux où jamais il n'aurait osé mettre les pieds avant. C'est un petit plaisir qu'il s'offre. Il joue avec la certitude illusoire que jamais il ne perdra le contrôle. À le voir ainsi, détendu et souriant, on n'imagine pas.

HC est journaliste et poète. Il est né pendant la Seconde Guerre mondiale, mais sur cette île britannique éloignée du conflit ça n'a pas beaucoup de sens de préciser cela, ça ne

détermine pas une force de caractère, ça ne laisse aucune marque indélébile. Dans ce pays colonisé, il a appris d'autres langues que celle de sa mère et il excellait à l'école. Sa famille est très pieuse, très pratiquante, bigote même, on pourrait dire, mais cela n'empêche pas les secrets, la violence familiale et les sentiments tellement rentrés qu'ils deviennent aigres. Son père frappe sa mère régulièrement et, un jour, alors qu'il était adolescent, HC en a eu assez. Il est intervenu en se jetant dans les bras de cet homme craint et respecté, en l'enserrant. Il a éclaté en sanglots : *Pourquoi père, pourquoi ?* HC a oublié la réponse que lui a donnée son père, mais il dit que ce dernier n'a plus levé la main sur la mère, après. Sa sœur est devenue religieuse dans un ordre strict et s'est retirée du monde derrière les hauts murs d'un couvent. Elle a changé de nom et quand il parle d'elle il utilise ce nouveau nom choisi, il ne dit pas le prénom de l'enfance, respectant la foi et l'engagement de cette jeune femme. Pour la voir, il faut faire une demande écrite auprès de la mère supérieure de cet ordre. HC aime le sport, la boxe et l'athlétisme tout particulièrement. Il lit énormément, avec avidité, avec un œil critique et acerbe. Il écrit aussi, des nouvelles et des poèmes. Il parle avec aisance et intelligence. Il pourrait être l'un de ces jeunes des années 1960 qui discutent Marx, Bourdieu, Fanon, Césaire pendant des heures, puis descendent dans la rue et réclament l'indépendance. Mais déjà, quelque chose l'empêche d'être joyeux, d'être parfaitement libre. C'est une ombre invisible dont il sent le poids, dont il entend la voix nasillarde. Il pense que c'est l'enfance difficile, le père parfois

brutal, la mère silencieuse, il croit parfois que c'est ce pays lui-même, gangrené d'inégalités, il se dit que c'est l'histoire de son peuple qui lui pèse et il écrit sur les esclaves noirs qui se tiennent debout en haut des mornes, prêts à se jeter dans le vide. HC entre au séminaire. Deux enfants de la même famille au service de Dieu, c'est un honneur et une bénédiction pour certains parents. Une vie de contemplation et de prière, le dos au monde : peut-être est-ce cela au fond qu'il désire. Ici, HC trouvera, croit-il, une paix et une sérénité qu'il n'a jamais connues. Mais il est difficile de promettre toute sa vie au service de l'Évangile pour ce jeune homme dont le corps est fort, l'esprit original et les appétits charnels gourmands. HC finit par abandonner. Il enseigne, il écrit des nouvelles et de la poésie, il court, il boxe, il devient entraîneur d'athlétisme, travailleur social et enfin journaliste. Certains l'appellent le « gourou », le « mentor ». Les jeunes journalistes le trouvent « brillant », « génial ». Pourtant, ce n'est jamais lui la grande plume du journal, pourtant ce sont d'autres poètes qui sont récompensés et édités à Paris. Quand ses athlètes gagnent, il est dans les coulisses, s'éclipsant au moment de la joie pure et bruyante. Sur les rares photos où il apparaît il faut le débusquer. Il est toujours dans un coin, à contre-jour, au dernier rang. On dirait qu'il fait exprès. HC n'est pas beau, mais sa présence est palpable dans une pièce. Son corps est massif et musclé, ses oreilles larges et plates, son nez ressemble à une poire aplatie, ses yeux sont petits, enfoncés dans leurs orbites, et ses lèvres pulpeuses. Il porte souvent ces chemises-vestes avec des poches. Il se tient toujours

droit et semble renfermer une somme de savoir, de pensées, de fantasmes, de regrets, d'opinions. Un océan est là dans ce corps. HC sait qu'il a raté quelque chose, mais il pense que c'est un peu la faute des autres, de ceux qui l'ont détourné de son premier chemin, de ceux qui lui ont piqué des idées, de ceux qui lui ont volé la place. Il n'écrit plus de poésie ou si peu, mais s'il devait se décrire, il dirait : *Je suis un poète*. Ce n'est pas rien de penser une chose pareille sur soi. Le soir, il se documente sur la vie du célèbre explorateur Ibn Battûta, il lit des ouvrages érudits sur Magellan, sur l'histoire des Mascareignes, il étudie de vieilles cartes. HC creuse le passé, les premiers chemins des navigateurs, il cherche là quelque chose, un élément historique que personne n'a découvert, un mystère dont il est le seul à soupçonner l'existence et dont la mise au jour serait extraordinaire, croit-il. C'est son grand projet secret. À le voir ainsi, dans son fauteuil de cuir, tirant sur sa cigarette, lisant comme s'il était seul au monde, on n'imagine pas.

Je mets cet ouvrier, cet employé et ce poète dans une pièce vide, sans ouverture autre qu'une imposte, en hauteur, hors de leur portée.

Ils se regardent en fronçant les sourcils, sans comprendre leur présence ici, à tous les trois, ensemble. Ils ne se connaissent pas, ne se sont jamais rencontrés auparavant. Ils réfléchissent aux raisons qui auraient pu les conduire ici mais ils ne trouvent pas. Pas une seconde ils ne pensent à leurs femmes respectives, ils n'imaginent pas qu'elles puissent avoir quelque chose à voir avec cette histoire.

Ils cherchent la porte, mais dans cette pièce il n'y a pas d'issue. La lumière de l'imposte arrive jusqu'à eux en un brouillard jaunâtre, assez pour révéler les visages, les cous, les mains mais c'est une lumière fatiguée, sans chaleur, sans pardon. Il est impossible d'y chercher un quelconque réconfort.

C'est le chauffeur qui fait le premier pas. Il se présente aux deux autres, en tendant la main, le sourire aux lèvres, lui qui n'a pas oublié comment faire le beau. L'ouvrier, méfiant, ne dit rien au début, il continue à effleurer les murs de ses doigts, cherchant les repères d'une porte, tapotant parfois ici parfois là pour deviner un pan creux, un pan plein. L'espace de quelques minutes, il redevient le maçon expérimenté et il finit par évoquer son métier, par dire qu'il s'y connaît en murs, en béton, en mortier. Le poète reste immobile et silencieux. Il observe tout, pensées rentrées comme d'autres rentrent leurs griffes.

Dans cette pièce imaginaire – parce qu'il n'y a que dans cet endroit que je peux les réunir, parce qu'il n'y a que dans cet endroit que je peux maîtriser le récit, inverser les rôles, devenir à mon tour un petit bourreau, exercer un pouvoir d'emprise et de fascination, exiger écoute et silence –, dans cette pièce imaginaire donc, je les laisserai mariner un peu, eux qui pensent qu'ils n'ont rien en commun. Ils continueront leur inspection du lieu comme d'autres pissent sur les murs, ils appelleront au secours en vain, ils discuteront et se disputeront.

Dans cette pièce qui n'existe que dans ma tête, il y a un dispositif que j'actionnerai quand ils seront résignés.

Peut-être qu'ils sont assis désormais, dos au mur, jambes tendues. C'est un dispositif qui les empêchera de prétendre à la folie, à l'amnésie, qui leur interdira de parler de responsabilité partagée.

Dans ce lieu vitreux, il n'y aura aucune place pour les explications psychologisantes qui ne servent qu'à disculper les coupables, à susciter l'empathie et à effacer leurs victimes.

Ici, dans cet endroit qui ressemble à un envers où toutes les saletés sont à nu, ils seront, cet ouvrier, cet employé et ce poète, bouches fermées, à la merci de cette histoire.

PREMIÈRE PARTIE

En mai 1998, une jeune femme qui vient d'avoir vingt-cinq ans court de pièce en pièce dans une maison pour échapper à son compagnon. De loin, ça pourrait ressembler à un jeu parce que parfois ils font le tour de la table à manger, feignent d'aller à gauche, à droite, et renversent des chaises. Il finit par l'attraper, lui qui est beaucoup plus grand et plus fort qu'elle. Le temps que ça dure, une minute ou cinq ou dix, ça n'a pas beaucoup d'importance. Ce qui compte, c'est le frottement étouffé de leurs corps qui luttent et, plusieurs fois, le bruit sec d'une claque, le son creux d'une tête qui heurte le mur. La femme réussit à se dégager de l'emprise de l'homme, titube hors de la maison et s'enfuit en courant dans la rue, vers la droite. À cette heure noire et sans pitié, elle ne va pas bien loin. La femme a terriblement peur. L'homme la suit en voiture, accélère, s'arrête, accélère à nouveau. Il la surprend dans les phares et c'est une figure mi-humaine mi-animale qu'elle dessine dans cette lumière jaune mais cela n'a pas beaucoup d'importance non plus. Ce qui compte, c'est la solitude de

la nuit, le ronflement de ce moteur qui ressemble à une menace et les chiens qui aboient. Ce qui compte, c'est son cœur qui est sur le point d'exploser, une grenade. Elle finit par monter dans cette voiture, elle ne se souvient pas pourquoi exactement. À ce moment-là du soir, elle sait que la mort est proche mais savoir cela ne la rend pas lucide. Savoir cela ne la rend pas futée puisqu'elle monte dans cette voiture de son plein gré. Elle pense peut-être que lui obéir une dernière fois lui donnera une chance.

En décembre 2000, une femme de trente ou trente-deux ans court pour échapper à son mari. Au moment où ces lignes sont écrites, personne ne se souvient avec exactitude de son âge. Ni sa mère, ni son fils, ni ses sœurs. Elle prend le même chemin que pour son footing hebdomadaire, vers la montagne. Elle met toute son énergie dans cette course, qui est une fuite, son corps entier est traversé par une sorte d'instinct électrique sans logique. Elle invoque non pas un dieu, non pas ses parents, mais l'aube qui lui donnera certainement une chance, celle d'être vue par un voisin, celle de pouvoir bifurquer dans un chemin de traverse et de s'enfoncer dans les champs. Pour l'instant elle court dans ce noir encore, dans ce soir toujours. La nuit épaissie et opaque de ce pays, combien c'est une chose physique et dure, l'avait-elle déjà remarqué auparavant. Elle ne voit strictement rien, elle sait seulement qu'elle est sur la route car ses pieds frappent l'asphalte. Le temps que ça dure cette course, cinq minutes, dix ou vingt, personne ne l'a jamais su. Elle entend une voiture arriver et elle sait sans

se retourner que c'est son mari au volant. Sa prière n'a pas été exaucée. La mort est là et l'aube ne s'est toujours pas levée.

En mai 2021, une femme de trente et un ans court pour échapper à son mari. Celui-ci, qui vient de sortir de prison et qui a interdiction de l'approcher, a surgi d'une voiture. Cette femme, pourtant surprise, ne panique pas. Elle ne perd pas une seconde à crier, à tergiverser, à s'emmêler les pieds. Non, elle se met à courir. Elle savait qu'il allait venir, elle savait qu'il n'allait pas la laisser en paix. Il y a une once fugace de satisfaction, tel un éclair lucide, à penser *Je le savais*. Il est un peu plus de 18 heures. Les avait-elle remarqués avant, l'étirement de cette journée de printemps, cette teinte rosée que prend le ciel à l'approche du soir, ce parfum de fleurs qui monte. Le temps que dure cette course, on le sait, une minute à peine, et dit comme ça, c'est court, ce n'est rien, mais il faut dans ces moments-là compter une à une ces secondes qui composent la minute, de longues secondes qui font battre et s'emballer le cœur, où les jambes et les bras s'activent, où le corps est animé d'une énergie pure. La femme veut quitter cet espace dégagé qu'est la rue, atteindre la cour du cabinet médical à quelques mètres, s'y engouffrer, appeler à l'aide. Elle regarde la haie de cyprès comme on regarde un ultime secours, elle y est presque. Elle a fait de son mieux, cette femme qui court, et quand elle reçoit la première balle dans la cuisse, quand elle s'affaisse à genoux comme son mari a toujours aimé qu'elle soit, asservie à lui, elle

sait que la mort est arrivée et que sa vie se termine ainsi, dans un caniveau.

De ces nuits et de ces vies, de ces femmes qui courent, de ces cœurs qui luttent, de ces instants qui sont si accablants qu'ils ne rentrent pas dans la mesure du temps, il a fallu faire quelque chose. Les écrire, les regarder en face, les peser chacun leur tour et aussi ensemble, les comparer, les mettre côte à côte, bien au chaud, à l'abri dans ce livre. Il a fallu dire le nom de ces femmes des dizaines de fois jusqu'à parfois croire en leur présence, leur poser des questions et entendre leur voix dans l'écho de ce qui n'est plus. Il a fallu rêver cet éternel rêve d'un *nous* et d'un récit commun, ce *nous* composé de trois femmes, ce récit commun tressé de trois voix, mais toujours se réveiller seule. Il y a l'impossibilité de la vérité entière à chaque page mais la quête désespérée d'une justesse au plus près de la vie, de la nuit, du cœur, du corps, de l'esprit.

De ces trois femmes, il a fallu commencer par la première, celle qui vient d'avoir vingt-cinq ans quand elle court et qui est la seule à être encore en vie aujourd'hui.

Cette femme, c'est moi.

2

Il y a longtemps, au cours d'un mariage, B., le mari d'une de mes cousines, a commencé à lire les lignes de la main. Un attroupement s'est formé autour de lui. C'était un homme qui était considéré comme sérieux, doux, pragmatique, et je découvrais avec surprise qu'il était également chiromancien. J'étais avec des filles un peu plus âgées que moi, que je venais de rencontrer. Elles étaient joyeuses, maquillées, elles avaient les ongles vernis, des vêtements scintillants. Je les trouvais éminemment sympathiques. B., que j'appelais oncle B., prenait, tour à tour, une main tendue, celle de droite ou de gauche je ne m'en souviens plus, la regardait attentivement, étirant parfois la peau pour mieux voir je ne sais quoi. Après un silence religieux plus ou moins long, il disait des phrases telles que : « Tu te marieras à vingt-deux ans », « Tu auras trois enfants », « Tu prendras souvent l'avion », « Tu vivras à l'étranger », « Tu vivras longtemps, quatre-vingt-quinze ans au moins », « Tu te fianceras mais ça ne va pas marcher la première fois », « Tu te marieras tard, après vingt-sept ans ».

Chacune de ses prédictions était accompagnée d'exclamations de surprise et de fous rires. Je sautillais de joie et d'excitation. Parfois une des filles insistait : « Mais avec qui vais-je me marier ? », et oncle B. lui répondait, sans ironie : « Ah, ça je ne peux pas savoir. »

J'avais onze ou douze ans. Je me souviens de cet âge où l'on se sent quitter les rives de l'enfance mais pas tout à fait, pas tout le temps. Je surveillais du coin de l'œil ma mère ou mon père, persuadée qu'ils n'auraient pas apprécié ma présence ici, dans cette bande d'adolescentes rieuses et coquettes. À un moment, je me suis retrouvée devant l'oncle B. Il a eu l'air surpris de me voir et m'a dit : « Pour toi aussi, tu es sûre ? » Devant l'insistance de toutes mes nouvelles amies qui criaient : « Oui, oui, c'est son tour, c'est son tour ! », j'ai tendu la main.

Oncle B. a tenu ma paume et son visage s'est immédiatement décomposé. Ses traits se sont figés puis relâchés vers le bas, on aurait dit qu'ils étaient faits de cire. Sa bouche s'est entrouverte. Il m'a regardée avec un mélange de réprobation et de surprise. Il a observé ma main à nouveau, pendant plusieurs minutes, puis quand il a levé les yeux vers moi, c'était comme s'il me voyait pour la première fois. Plus personne ne riait, plus personne ne parlait. Ce n'était plus un jeu. Je me suis sentie terriblement mal, au bord de la nausée, coupable d'un avenir que je n'avais pas encore commis. C'est ce qu'il disait avec ses yeux, avec sa mine effarée. *Tu vas faire quelque chose d'horrible.*

Pourtant – je ne sais pas comment expliquer cela – je savais que ce qu'il avait vu n'avait rien à voir avec un délit,

un crime mais avec la vie sentimentale, amoureuse, intime. Il m'avait regardée comme s'il avait vu quelque chose qu'il n'aurait pas dû voir, une nudité, une vulnérabilité, un secret bien gardé. Ma cousine – sa femme – est arrivée à ce moment-là. Elle lui a pris le bras, l'a forcé à se lever de sa chaise et lui a lancé d'une voix autoritaire : « Te voilà ! Ça suffit maintenant, viens ! » Il a obéi sans un mot mais en partant il m'a regardée, l'air peiné. Je le revois encore, entraîné par sa femme qui lui tenait toujours le bras. Je le revois encore, se retournant vers moi avec ce visage décomposé par le chagrin.

Les filles se sont dispersées tel un vol d'oiseaux et je suis restée dans le jardin, seule, en me demandant ce que l'oncle B. avait pu lire dans mon avenir. Quel acte terrible allais-je commettre ? Qu'allais-je faire qui me vaudrait un tel opprobre ?

L'année de mes dix-sept ans, je suis tombée dans un trou. J'ai glissé lentement, tout doucement, sans vraiment m'en rendre compte. Les parois de ce trou étaient, au début, recouvertes de livres. Quand j'en ouvrais un, je découvrais à mon grand bonheur que tous les mots avaient été écrits pour moi et ceux-ci entraient dans mon corps et le remplissaient de ce que je pensais être la vérité, la beauté, l'amour, la foi. Derrière chaque livre que je prenais, il y avait un espace et j'imaginais que ce vide était pour tous les livres qui restaient à écrire, un prolongement une réponse une riposte une ode un hommage un contre-pied, à celui que je lisais. Ainsi, pour chaque livre écrit, il y avait la promesse de tant d'autres, de la place pour tant d'autres histoires, tant d'autres écrivains et, pensais-je, de la place un jour peut-être pour un de mes livres, pour moi.

Tandis que je glissais, on me tendait d'autres livres, d'autres histoires, et celui qui me les tendait n'avait rien d'un lapin blanc aux yeux roses mais tout d'un homme adulte au corps mûr, au verbe expérimenté, à l'esprit tor-

turé, mais je ne voyais pas les choses ainsi, quand j'avais dix-sept ans. Je pensais à la promesse de tous ces livres à écrire, de tout ce qu'il me fallait lire, *bois-moi, mange-moi*, et je lui étais reconnaissante de m'avoir choisie. Sinon comment aurais-je eu accès à ce monde codé de la littérature dont il semblait détenir tous les secrets ?

Je l'avais rencontré dans un moment de grande joie : j'avais reçu un prix littéraire et HC était venu m'interviewer. Je ne savais pas qu'il était lui-même écrivain, poète — il préférait —, et il s'est assis dans le salon couleur crème de mes parents, buvant le thé de ma mère, respectueux envers mon père, admiratif envers moi. J'avais encore les joues rondes et le duvet de l'enfance sur le visage.

Au début de cette chute, cet homme qui avait trente ans de plus que moi, qui avait à charge un enfant déjà adulte et une femme qu'il avait épousée avant ma naissance, cet homme qui avait un appartement, un travail, des amis, des secrets, cet homme qui avait tant de choses à faire était pourtant toujours là, à portée de téléphone. Je l'appelais et il décrochait tout de suite. Il semblait m'attendre mais sans impatience, comme s'il savait que j'allais téléphoner, et cette confiance tranquille me paraissait être une marque de respect à mon égard. J'en étais terriblement flattée. Il me parlait avec sa voix grave et basse, sa bouche près du combiné de façon que je perçoive parfois le *chip* de ses lèvres. Il m'écoutait raconter ce que j'avais écrit la veille, ce que je n'avais pas écrit, ce que je voulais écrire, parler de mes lectures, et il me faisait comprendre qu'il était heureux de m'entendre, épaté de mes paroles et de la manière dont je

conversais avec lui, que ce moment-là était son préféré de la journée. Si je lui avais envoyé un texte à lire, il m'en faisait la critique, avec un tact délicat et des encouragements à chaque souffle.

J'avais lu certains de ses poèmes et de ses nouvelles. C'est une littérature qui pourrait être qualifiée de postcoloniale mais j'étais trop jeune, trop ignorante pour avoir ces pensées, pour les mettre dans un contexte social, politique et intime aussi. Je luttais pour accéder à sa littérature, à son univers. Ses textes me faisaient l'effet d'une lecture à décrypter, comme si elle était à plusieurs niveaux et que je restais bloquée au niveau zéro. Je me traitais d'inculte. Je blâmais toutes ces années à étudier les mathématiques et les sciences. Peut-être que je ne savais pas lire vraiment, peut-être que je ne savais que bachoter. HC incarnait la figure même du poète maudit, de l'écrivain incompris et insaisissable, drapé dans son talent pas assez célébré, cachant un cœur cru et en mal d'amour.

Pourtant j'étais une grande lectrice déjà, curieuse de tout, d'hier, d'ici, d'ailleurs. Shakespeare, Césaire, Keats, Duras, Camus, Brink, Salinger, Maunick, Renaud, Naim, Verlaine, Dickinson. Je connaissais l'émotion en littérature, je connaissais le sentiment d'avoir sa vie dans les mains d'un écrivain, d'une histoire et de ne plus exister au présent.

Ce que je lisais de lui était sombre, empreint d'une solitude virile et suintante – les rues étaient crasseuses et sentaient la pisse ; le ciel était immense, noir et pesant ; les hommes erraient, incompris et bruyants, hantés par

l'histoire, incapables d'être heureux. Ce même homme, au téléphone tous les jours, me parlait avec douceur, tendresse, pouffant de rire à mes blagues, soupirant amoureusement dans les moments de silence. Je n'arrivais pas à concilier les deux, et même si j'avais la vague conscience qu'il fallait séparer l'œuvre de l'auteur, même si je pensais que seuls les lecteurs du dimanche confondaient l'écrivain et son livre, ses écrits m'inquiétaient parfois...

Si je pouvais remonter le temps, parce que souvent, désormais, je pense à ça, je passe un temps fou à essayer de trouver une faille dans ma chute lente et inexorable. Quand je crois la trouver, cette faille, je m'imagine tendre le bras, l'arracher au marbre du passé, la détruire d'une manière irréversible et ça tourne dans ma tête pendant des heures et je finis par croire à la possibilité de ce délire – parce que même si je respire encore, si je ne suis pas morte, si mon esprit fonctionne, si je peux former des mots et des phrases et en dépit de ma vie d'aujourd'hui qui m'est précieuse, je ne peux oublier ce trou. Oui, dans ces heures de folie, je finis par croire que c'est possible de changer mon passé, de prendre un autre chemin, de me hisser hors de ce trou, de courir à toute vitesse comme je savais si bien le faire quand j'avais dix-sept ans.

Si je pouvais remonter le temps, donc, je choisirais un soir, quand, au-dessus de mon bureau, je suis penchée sur une de ses nouvelles primées ou un poème qu'il m'a fait parvenir.

Ma chambre est petite, c'est un cocon où parfois je niche, parfois j'étouffe. Il y a la vieille armoire de ma grand-mère

dont le placage imitant la marqueterie se détache en fines lamelles, c'est une armoire qui se prend pour un arbre à papier. Il y a mon lit, une chute de moquette à poils doux qui me sert de tapis et mes étagères de livres. J'ai récupéré des livres à droite à gauche, chez des oncles et tantes, chez des amis de mes parents – ce sont des romans qui étaient au programme de français et d'anglais des lycées de leurs enfants devenus grands. Ce sont des livres de poche usagés et je remarque combien ils se sont épaissis avec les années. J'écris des petites histoires sur ces choses-là, sur la chimie secrète et mystérieuse des livres qui gonflent quand on les délaisse, sur les traces des doigts des lecteurs, sur les notes écrites en marge et qu'il faut déchiffrer avant qu'elles s'effacent. La littérature exerce sur moi un pouvoir immense et c'est ici ma faiblesse, c'est ici mon secret.

Le soir, dans cette chambre, je lis ce qu'il m'a fait parvenir. Impatiemment d'abord, puis lentement ensuite. Je cherche quelque chose qui pourrait s'adresser à moi, un mot, une phrase, une pensée, un indice quelconque qui pourrait me rappeler l'homme que je crois connaître. Mais ses histoires et sa poésie restent opaques, impénétrables. Rien ne m'y évoque l'homme qui me parle tous les jours.

Parfois, en le lisant, j'ai un drôle de sentiment. C'est pareil à un tremblement, un souffle dans le cou, un frisson dans le dos. Cet écrivain m'apparaît alors, fugacement, comme un homme à craindre, un être double me cachant la vérité de son cœur. Je sonde son poème, sa nouvelle, sa chronique et c'est un lac noir, sans fond. Je n'y vois aucune tendresse, aucune beauté, aucune douceur. Je me

tiens au bord de cette étendue opaque, le corps frissonnant de cette émotion que je ne sais pas définir mais qui ressemble à s'y méprendre à la peur. Ça ne dure que quelques minutes, mais c'est une brèche dans son entreprise d'emprise. J'aime à penser que c'est un pressentiment. Pendant ce court moment, je doute, je redeviens une adolescente qui a encore besoin de ses parents, de sa famille, de ses amies et qui est à l'orée de sa jeunesse. Pendant ce court moment, HC retrouve ses atours d'homme mûr qui a l'âge de mon père, son visage est à l'image de son caractère ombrageux et secret. Je mesure la grande distance entre nous, l'impossibilité de cette histoire, le scandale, et par un étrange présage, je pressens la violence de ce qui m'attend.

Si je pouvais arracher un morceau du passé, c'est celui-ci que je choisirais. Dans la nuit moite, dans le silence d'une maison ordinaire où j'ourdis une vie que j'imagine extraordinaire, je profiterais de ce moment de doute qui dure quelques minutes à peine, et à l'oreille de cette adolescente, je murmurerais les malheurs et les chagrins avec la précision d'une Cassandre. Je ferais en sorte que ces minutes de vacillement durent, qu'elles infusent dans tous les rêves et qu'elles débordent au réveil. Je ne m'arrêteraï qu'une fois que pressentiment, sensation, sentiment, impression, toutes ces choses impalpables portent un seul nom : la peur.

Mais remonter le temps, faire parler les morts, consoler les fantômes, hanter son propre passé, ça n'existe que dans les livres et la folie.

Au cours de ces moments de flottement, rien ne s'est passé, aucun souffle venu de mon futur ne m'a murmuré

quoi que ce soit à l'oreille, et bientôt la partie de mon cerveau acquise à cet homme a repris le dessus et je m'en suis voulu, me suis traitée d'ignorante, de méchante, d'insensible. *Incompris de tous et de toi aussi ? Toi à qui il consacre des heures de son temps, toi avec qui il partage son savoir, sa vulnérabilité ? Toi qu'il qualifie de courageuse, déterminée, talentueuse ?*

HC utilisait souvent le mot « liberté » et je ne sais pourquoi je pensais que c'était moi sa liberté, sa deuxième chance à la vie, la vraie, celle qui se vit sans normes sociales, sans religion, en enjambant les barrières culturelles et les interdits. Nous vivions quelque chose de grand, de beau et les autres – parents, frère, grands-parents, amis, enseignants, cette société traditionnelle tout entière – ne pouvaient pas comprendre. Quand, rarement, il évoquait sa vie domestique – celle avec sa femme, son enfant vivant désormais à l'étranger –, il le faisait avec difficulté et retenue. *On ne s'aime plus. On ne s'est jamais aimés. Elle ne me comprend pas. On ne se parle pas.* J'y voyais la marque d'une grande souffrance, les plaies ouvertes d'une vie sans amour. Il était un genre de Heathcliff, sa femme une sorte de Folcoche. Mon cœur stupide d'adolescente aveuglée et sous influence pleurait avec lui et ne posait pas de questions. Jamais il ne m'est venu à l'idée que ses rares confidences étaient un ramassis de clichés.

En anglais, il existe un mot parfaitement exact pour dire ce qui m'est arrivé : j'ai été *groomed*. C'est une technique de manipulation où un ou une adulte gagne la confiance d'un ou d'une adolescent-e en lui donnant une attention

quasi exclusive, en le ou la flattant, en lui offrant des cadeaux, en lui faisant croire que ce qu'ils partagent est exceptionnel, rare et n'arrive qu'une fois dans la vie. L'adulte instaure lentement une atmosphère de secrets et de mensonges par laquelle cette relation est préservée, conservée, protégée. Bientôt, l'adolescent-e ne sait plus vivre ailleurs que dans cette bulle et il n'y a que dans ce lieu clos, à l'air vicié, qu'il ou elle croit trouver la vérité de sa vie. Dans sa traduction française, le mot *groomed* est resté dans le domaine de la toilette : être bien soigné, bien peigné. Quand j'y réfléchis, j'arrive à la conclusion que c'est d'une toilette interne qu'il s'agit ici.

HC m'a retournée comme un gant et dans ma chute, à mesure que je sombrais dans ses bras, molle et attendrie, je devenais indifférente à ma famille, je me désensibilisais au monde en surface, à mes amis, à mes études, à mes ambitions, et bientôt, l'échelle même de ma morale en fut restructurée. Où était le bien ? Où était le mal ? Il m'avait lavée de moi-même.

À lire ces mots, on pourrait croire à une emprise uniquement psychologique et morale. À lire ces mots, on pourrait croire à un envoûtement spirituel, mais il y a le corps : sa prise en main, son éducation, sa domestication et enfin, son asservissement. Il y a le sexe aussi : sa découverte, son usage, ses règles, son pouvoir, sa corruption, sa violence.

Je n'ai pas oublié la première fois que je suis allée chez lui. Je venais de fêter mes dix-huit ans et depuis cette date il avait pris plus d'assurance, plus d'autorité, me flattant régulièrement dans ma nouvelle « majorité », dans tout ce que j'avais le « droit » de faire désormais.

HC m'avait invitée chez lui, où on serait plus « tranquilles ». Il avait tout prévu même si j'avais l'impression que nous faisons les choses ensemble. Mais ce mot, « ensemble », ne pouvait pas exister. Comment ai-je pu croire que nous étions égaux dans cette histoire, chacun avançant avec les mêmes pertes et les mêmes gains, les mêmes ambitions, les mêmes rêves, la même pureté de sentiments ? J'avais dit à mes parents que je devais travailler sur un texte, que HC avait accepté de m'aider, de me donner des conseils. Ce n'était pas entièrement faux puisque, plus que tout, j'aimais parler littérature avec lui, j'aimais parler d'écriture, de cette chose étrange que nous faisons, lui et moi, le soir venu, comme si nous étions des obligés.

Mon père, l'homme le plus scrupuleux et le plus méfiant que je connaisse, m'y emmène en voiture. HC est déjà là, à l'entrée de sa résidence, assis sur un muret, détendu, souriant. Il n'est pas seul. À côté de lui se trouve une athlète connue et reconnue, un modèle de travail, de persévérance, de succès. Nous l'avons vue quelques années plus tôt à la télévision, remportant sa course, puis debout sur la première marche du podium, bouleversée, égarée immédiate d'une nation entière. Elle nous salue d'un bonjour timide puis continue sa discussion avec HC. Nous sommes, mon père et moi, des personnages secondaires, des figurants. Ils sont assis, nous sommes debout. Ils parlent entre eux, nous écoutons leur conversation qui est saine, animée et joyeuse. Nous finissons par comprendre que HC, que nous pensions journaliste et écrivain, est également entraîneur d'athlétisme.

La jeune femme, belle et un peu timide, ne connaît pas son rôle dans cette affaire. Elle est simplement venue au rendez-vous que son ancien entraîneur lui a fixé pour parler de je ne sais quoi. HC a tout prévu. Elle est là pour faire diversion, elle est de la poudre aux yeux. Sa présence joyeuse, discrète et rare enveloppe désormais ce rendez-vous d'une couche de respectabilité, de sérieux. Mon père peut alors me confier à cet homme qu'il n'a rencontré qu'une fois, c'est un homme en qui on peut avoir confiance, un homme à qui on confie des jeunes filles pour les coacher et les mener à la victoire. En voici une preuve, cet après-midi même, assise sur le muret. Une championne, une star.

Où est le bien ? Où est le mal ?

Je les regarde, cette jeune femme et cet homme que je ne sais pas nommer encore – même son prénom ne passe pas mes lèvres, je ne sais pas ce qu'il représente pour moi, un guide, un gourou, un amoureux. Après un moment, mon père s'en va. Je le regarde s'éloigner puis me tourne vers HC et la jeune femme. Je me sens si peu accomplie, si peu à ma place, je ne comprends rien à la conversation qui se poursuit. Ils parlent de personnes que je ne connais pas, ils disent des choses sur des événements passés et à venir, je suis toujours debout, sans savoir que faire de moi-même, sans ouvrir la bouche une seule fois. Le vent bruisse dans les eucalyptus. Le bruit de la circulation gronde. Il y a beaucoup d'allées et venues. J'attends. Après de longues minutes, ils se lèvent et se dirigent vers la résidence. Je les accompagne, ou plutôt je les suis. Je finis par penser qu'elle restera avec nous mais dans la cour de la résidence, au pied d'un escalier, elle prend congé. Son rôle est terminé. Exit le leurre.

HC est très à l'aise. Tout est normal, rien n'est à cacher, le bien et le mal sont ailleurs. Dans son salon, j'ai du mal à rester en place. Voilà ce que j'étais, en réalité n'est-ce pas, une enfant curieuse de pénétrer chez un écrivain, chez un homme qui dit m'adorer et qui a une famille. Je voulais voir tous les livres de sa bibliothèque et tous les ustensiles de sa cuisine. Je voulais ouvrir son réfrigérateur et son bureau, sa salle de bains et les tiroirs de son bureau. Je cherchais la présence de sa famille, de sa femme, je ne savais pas où elle était, ce qu'elle faisait comme travail, à quoi elle ressemblait, quel âge elle avait. Mais, déjà, j'avais compris que certaines questions ne devaient plus être posées.

On ne s'aime plus. On ne s'est jamais aimés. Elle m'a piégée dans ce mariage. Elle ne me comprend pas. On ne se parle pas.

Ce sont des phrases dites tant de fois dans le monde, des mensonges, des clichés, des poncifs, mais je les acceptais comme une vérité vulnérable, une vérité crue.

À un moment donné, il me dit : « Je t'ai écrit un poème » et j'ai le tournis. Ma voix monte dans les aigus, j'ai envie de sauter en l'air, je suis une groupie. « Un poème pour moi ??? »

Il ne me le donne pas tout de suite, il le tient d'une main, c'est une page A4 recouverte d'une écriture comme je n'en ai jamais vu auparavant. Les lettres sont longues et fines, telles des lianes entremêlées. Je sais que quelque chose va se passer, maintenant. J'attends une émotion de mon cœur qui ne sait rien d'autre que ce qu'il a lu dans les livres, j'attends une scène que j'ai imaginée avec mon esprit malléable, encore en train de grandir, j'attends un sentiment avec ce corps qui a dix-huit ans certes mais qui n'est pas averti. Un baiser, une tendresse, un geste doux et romantique qui se terminerait par la lecture à haute voix de poèmes peut-être. La bêtise de ces pensées !

Je suis encore sur la rive adolescente de l'amour mais je ne le dis pas. Devant moi, il y a cet homme épais et silencieux. C'est étrange comment la peur – celle que j'aurais dû avoir à ce moment-là, dans cet appartement-là – me saisit maintenant, plus de trente ans après. C'est étrange comment après la peur vient la colère envers celle que j'ai été. Où est passée l'éducation que j'ai reçue, où est passée ma capacité à réfléchir et à penser ?

Je suis toujours aussi fébrile, voulant lire le poème, tentant d'attraper cette feuille de papier, je saute ici et là, je suis un chat qui essaie de saisir un point lumineux en vain, je n'ai plus de cerveau, je cherche à attraper ce point rouge ou vert qui m'échappe, ma voix est aiguë. C'est un jeu où il reste impassible, silencieux, où il ne me lâche pas du regard. Je n'ai aucune conscience du pouvoir que je lui donne à ce moment-là, je ne connais pas l'étendue et le poids du bouquet narcissique que je lui offre.

Je vais commencer par écrire une phrase sur la lumière qui rentre dans ce salon. Cette lumière est jaune. Je vais écrire une phrase sur son corps qui s'installe à côté de moi. Il est grand, imposant et sa présence me calme, mais ce n'est pas le même calme que celui qui vient, par exemple, devant une étendue de mer bleue. Je vais écrire une phrase sur ce calme qui ressemble à la nuit qui tombe d'un coup, d'un seul. Un calme qui commande le silence et ce silence ressemble à une stupéfaction.

Je vais continuer à écrire sur la lumière qui rentre dans le salon. Cette lumière est chaude, elle fait transpirer et je sens monter son odeur, que je n'oublierai jamais. Je vais réfléchir maintenant à cette odeur et je vais faire une phrase pour décrire cette odeur. C'est un mélange de tabac, de sueur, de poudre. Quand je dis poudre je veux dire quelque chose de poudreux, comme un vieux parfum ou un parfum de vieux, je ne sais pas pourquoi j'écris cela parce qu'à ce moment-là, quand j'avais dix-huit ans (mais j'aurais pu en avoir quinze ou trente-quatre parce que la maturité,

le savoir, la conscience ne se comptent pas en nombre d'années), je ne pense pas qu'il est vieux. Maintenant que j'ai son âge et que j'ai une fille qui va bientôt avoir le même âge que celui que j'avais quand j'étais chez lui, je pense : *ce vieux porc, ce salaud, ce menteur, ce croulant, ce gros pervers*, mais à ce moment-là, sur ce canapé, je ne pense pas à son âge. Il n'a pas d'âge. Je ne pense pas à la beauté non plus. Je ne regarde pas mon visage rond, l'épaisseur ébène de mes longs cheveux, la douceur bronzée de ma peau, et je ne les compare pas à son visage, à ses cheveux, à sa peau. Sur ce canapé, je ne fais pas ça.

Je dois écrire une phrase sur ce canapé aussi. C'est un divan pour être précise, avec des coussins pour le dos et une housse fleurie, dont l'assise est ferme. Il n'y a pas d'accoudoirs.

Il m'embrasse et puis il m'allonge sur ce divan, en plein après-midi, dans son appartement qui est chaud et lumineux, mais soudain « chaud et lumineux », ce ne sont pas de bonnes choses. Je vais continuer en changeant le mot « allonger » de la phrase précédente. Ce n'est pas exactement le mot « allonger », c'est une pression, légère d'abord, de ses lèvres, de son visage, du haut de son corps et de ses mains et cette pression de toutes parts, un peu partout à la fois, devient forte, irrésistible et c'est ça que je veux dire par « il m'allonge sur ce divan ».

Il me déshabille mais pas entièrement, pas tout à fait, juste assez, je ne me souviens plus de ce que je portais, est-ce que ça se déboutonne, ça se soulève, ça se glisse ? C'est une sensation étrange d'être habillée et pourtant

complètement à la merci de ses mains, écrasée par la pression compacte de son corps entier. Il faut que je poursuive avec une phrase sur ce qui se passe après m'avoir allongée et déshabillée sans me mettre nue. Je dois écrire cette phrase qui dit que sur ce divan, sous cette lumière rouge à force d'être jaune, il a écarté le gousset de ma culotte sans l'enlever et m'a imposé mon premier cunnilingus.

Ma phrase doit comporter ce mot savant parce que je ne sais pas ce que c'est, alors que j'ai dix-huit ans et que je suis allongée sur ce divan, je ne sais pas que ça se fait cette chose qui est de plonger son visage dans le sexe d'une personne, et c'est comme un nouveau mot dans une phrase, je le découvre, je l'éprouve, je l'utilise dans une phrase différente, j'essaie de le placer dans un autre contexte. Mon ignorance de ces usages du corps est totale, mon éducation sexuelle est inexistante et il le sait, lui qui a trois fois mon âge, qui a une femme, qui a eu des maîtresses, qui a déjà vécu plusieurs vies dont il ne me parle pas.

Je me souviens de ce soleil impitoyable, de ce plein soleil, de ce grand soleil et je presse mes paupières pour faire du noir opaque, du vrai noir de nuit mais en vain. Cette chose se passe en plein jour et il n'y a personne pour l'interrompre, personne pour crier, personne pour me sortir de là.

Il ne faut pas que j'abandonne ici, il me faut continuer avec une, deux, trois, vingt phrases sur la texture, la forme, la masse et le poids des choses. Il faut que j'écrive une phrase sur ce qui advient du corps allongé qui est surpris, qui est saisi. Je ferme les yeux avec force, mon visage est

une grimace, je n'ai aucun plaisir sexuel mais je m'étonne de la manière dont je suis tenue, enserrée, clouée sur ce divan. C'est un homme qui a plusieurs mains et chaque main a plus de cinq doigts. Parfois il a une main sur mon épaule, sur mes lèvres, parfois une autre sous mes fesses, une autre encore pour maintenir mes cuisses qui tressaillent. Il est ici, là, partout. C'est un lichen qui s'étale, un champignon qui s'installe, une liane qui s'enroule. Ce n'est pas violent, mais ce n'est pas doux. C'est autoritaire et sournois. Il est un maître, c'est lui qui sait, c'est lui qui dit. Je suis ici mais je suis aussi très loin, dehors, sur une grande plaine verte avec des fleurs. Je suis un être humain mais j'ai la masse d'une minuscule fourmi. Je flotte mais je pèse des tonnes sur ce divan. J'écoute mais ce que j'entends n'a pas de sens. Un crissement de poils, un frottement de tissu, j'attends un murmure, un mot. Ce qui se passe n'a pas de début ni de fin.

Il essuie sa bouche discrètement et se lève. Je me redresse, je n'ai pas grand-chose à faire, on pourrait croire que rien ne s'est passé, je suis à peine chiffonnée, à peine ébouriffée. Je peine à revenir à moi et quand je dis ça je ne veux pas dire que j'étais, avant, inconsciente, dans les pommes, dans un état second, non, je veux dire que je peine à revenir dans mon propre corps, à le ré-habiter. Je suis, pendant quelques instants, à côté de moi-même, hébétée. Est-ce que je sais que mon corps est à jamais changé, à jamais marqué par son odeur, par son geste ? Est-ce que je pressens que mon entrée dans la sexualité est corrompue ? Que toujours, avec HC, je serai son inférieure, son asservie, son élève, sa

chose et jamais son égale ? Est-ce que j'ai la moindre idée de l'ascendant qu'il a pris sur moi ?

Non, je ne sais rien. Je ne fais que sentir son odeur sur moi, si prégnante qu'elle semble être la mienne désormais.

Il me donne alors, enfin, le long poème en cursives qui couvre toute la page. Il ne dit rien sur ce qu'il vient de faire, il ne me demande pas comment je me sens, ce que j'ai ressenti, comment je vais. Il est debout devant moi et je suis toujours assise sur le divan. Je me souviens vaguement de quelques vers : *à l'orée de ta jeunesse, boire à tes lèvres, à genoux devant ton aube, dans la nef de ta vie*. C'est un poème d'amour, une ode à ma jeunesse, un hommage à ma présence dans sa vie, un hymne à mon existence. Il y a sur cette page une vulnérabilité, une tendresse maladroite et un peu formelle. Dans ce poème, c'est lui qui est enserré, c'est lui qui tombe, c'est lui l'esclave et moi la maîtresse.

Il faut que je puisse écrire une phrase sur ce moment où le poème vient après l'acte sexuel imposé et comment cela ressemble à une offrande après une prise. Je n'ai pas, à ce moment-là, la capacité intellectuelle et la maturité pour mesurer les deux choses, ce qui m'a été pris, ce qui m'a été offert. Dans ce moment qui vomit littéralement de soleil, je tiens cette page pendant de longues minutes, m'abîmant dans sa lecture, m'éloignant de plus en plus de ce qui s'est passé tout à l'heure. Lentement, par un étrange transfert, l'imaginaire devient récit et la réalité crue devient fiction. Je me place du côté de ce poème, je suis dans les mots, dans les phrases et la tournure des vers. Je préfère lire « boire à l'orée de ta jeunesse », je préfère l'euphémisme,

la métaphore, le lyrisme ampoulé que penser à son visage entre mes cuisses.

Je me dis : c'est ainsi que les choses se passent, voici l'âge adulte, voici la vraie vie, voici comment vivent les gens intelligents et tu ne l'es pas encore pour comprendre tout à fait, voici ce que font les gens libres, c'est fini les enfantillages.

Il y a son grand calme, l'épaisseur de son silence, son comportement économe et rentré qui n'a pas changé. La sensation de sécheresse dans ma gorge est pareille à celle qui vient quand on a trop crié, mais je n'ai pas dit un mot.

Il y a toutes ces phrases, ici, qui s'approchent de la chose mais aucune n'est aussi vraie et crue et juste et grande que la chose même.

Un schéma de conquête et de domestication se dessine : le corps puis, pendant des jours et des semaines, des mots, des promesses, des livres, des conseils avisés, une attention permanente, des lettres, d'autres poèmes, puis le corps à nouveau et ainsi de suite jusqu'à ce que je sois enfermée dans ce refrain pervers, que je ne sache plus comment font les autres, que je ne sache plus comment exister hors de cette géographie secrète.

Je ne sais pas ce qui pousse un homme de cinquante ans à séduire une jeune fille de dix-sept ans, à l'amener à rompre avec toute sa famille et ses amis, à la garder des années avec lui, à faire en sorte qu'elle se contente de bien peu, à l'isoler, la domestiquer, à l'asservir, puis le jour où elle voudra le quitter, à lui faire peur, la terroriser, la surveiller, la frapper, la menacer. Je me demande s'il y a

préméditation à dresser lentement, brique après brique, un mur autour d'elle afin qu'elle soit inatteignable – physiquement bien sûr mais également moralement, spirituellement. Je me demande si tous les jours, pendant les années où elle reste avec lui, je me demande si tous les jours il vérifie la solidité de ce mur-là. Je me demande s'il le pense vraiment quand il dit, parfois, pour rire : « Si tu me quittes, je te tue. » Je voudrais savoir si ce genre de pouvoir d'emprise est inné, si ce genre d'ascendance est acquis ou s'il faut être au bon endroit, au bon moment, trouver une sorte de victime idéale ?

Ai-je été une victime idéale ?

Oh, comme j'aurais souhaité avoir la preuve concrète et scientifique d'une magie noire que cet homme a exercée sur moi. Alors, voyez-vous, il me serait plus facile d'avoir de la compassion pour celle que j'ai été, je pourrais m'envisager comme une victime et alors je pourrais présenter cette preuve à mes parents, à mon frère, à mes amis et je leur dirais que j'ai été envoûtée. Je rêve parfois de faire le procès de cette jeune fille, de l'interroger avec preuves et phrases cinglantes, témoignages et attestations de moralité et alors d'entrevoir sa faiblesse, sa maladie mentale, son manque d'intelligence, sa bêtise, d'identifier les graines de cette folie qui s'est emparée d'elle.

Un jour, alors que nous vivions déjà ensemble, je lui ai demandé ce qu'il aurait fait, lui, si sa fille était partie avec un homme beaucoup plus âgé et avait rompu avec lui, avec toute sa famille. Il m'a répondu rapidement, comme si c'était une évidence : « Cela ne serait jamais arrivé à ma fille, elle n'aurait jamais fait une chose pareille. » *Une chose pareille*, il avait dit. Il ne fallait pas l'entendre comme une chose extraordinaire, magnifique, merveilleuse, une chose qui naît d'un amour exceptionnel et aveugle, sans égard pour l'âge, pour le physique, pour l'argent, pour la couleur, la classe sociale. Il aurait pu dire ça, parce que c'est ainsi que je l'ai aimé. Mais c'était *une chose pareille* comme une faute, une trahison, un délit. J'en ai eu honte, ne sachant quoi répondre, comme les fois où il me reprenait sur ma manière de manger, de boire mon thé, de m'asseoir. Comme les fois où il ne m'adressait plus la parole, juste des regards navrés. Des microhumiliations qui jonchaient notre vie quotidienne. J'avais compris que j'avais fait, moi, *une chose pareille* parce que j'avais une

prédisposition. Est-ce une prédisposition à être soumise, asservie, victime ? Est-ce un trait transgénérationnel qui viendrait directement de mes ancêtres qui travaillaient dans une plantation de canne à sucre, sous domination coloniale ? Est-ce un faisceau de circonstances et d'éléments de contexte qui a fait que je suis tombée dans ses bras, dans ce trou, comme un fruit mûr ?

Depuis la sortie de l'enfance et l'entrée dans l'adolescence, je me sens double, déchirée, jamais à ma place véritablement. Côté pile, je suis une fille absolument banale, ni belle ni laide, coachée comme tant d'autres à « faire bonne fille ». « Fais bonne fille », m'ont toujours dit mes parents, mes tantes et mes enseignants, dans ce créole francisé de l'île Maurice. C'est une expression qui englobe la décence dans son comportement en société et dans sa tenue vestimentaire, les bonnes manières, les bonnes notes à l'école. Très tôt je me suis rendu compte que « faire bonne fille » peut également s'étendre aux pensées, aux idées, aux rêves. Je suis issue d'une famille de Mauriciens sortie de la pauvreté à la génération de mes propres parents (mon père et ma mère ont commencé à travailler dès la fin du secondaire et jusqu'à leur mariage ils donnaient l'intégralité de leur salaire à leurs mères). Mes parents sont les premiers à ne plus travailler la terre, à savoir lire et écrire, mais ils savent ce que c'est que d'avoir faim. Ils sont des modèles à leur échelle – ma mère est une des premières de son village à avoir réussi le brevet ; dans des conditions économiques et familiales très difficiles, elle a fait des études pour devenir enseignante. Mon père, guéri mira-

culeusement de la poliomyélite, a décroché un poste dans la fonction publique. À ses débuts, il quittait la maison à 5 heures du matin chaque jour pour être à l'heure à son travail et ne rentrait qu'à la nuit tombée. Ils portent chacun à leur manière la responsabilité de leurs frères et sœurs après eux, de leurs parents fragiles. Ils ont la conscience d'être désormais sortis de la classe ouvrière et d'être rentrés dans la classe moyenne. Pour y rester, voire pour continuer à grimper l'échelle sociale, il faut travailler dur, avoir de l'ambition, ne pas perdre son temps, ne pas dépenser son argent à tort et à travers, être discret, avoir une bonne réputation et encourager ses enfants à faire les meilleures études possibles. Quand les enfants travaillent bien à l'école, ça se sait, ça se dit et ça rejaillit sur les parents. Quand les enfants font de bonnes études, ils peuvent prétendre à une bourse d'études supérieures à l'étranger, trouver un travail bien rémunéré, faire un mariage avantageux avec quelqu'un comme eux (qui aura fait de bonnes études) et jamais plus ces descendants de coolies n'auront à retourner dans les champs de canne, jamais plus ils n'auront à courber l'échine. C'est un destin qui, s'il n'est pas tracé d'avance, est présenté comme le seul viable pour nous, leurs enfants.

Cette première génération de classe moyenne n'a pas le confort du passé heureux, n'a pas encore les moyens de ses ambitions, ni les codes ni le réseau nécessaire, tout est dans un état balbutiant. Il y a encore le danger de retomber dans la classe ouvrière, de faire un faux pas et de se retrouver à nouveau déclassé. Dans cette course, il n'y a pas de place pour les originaux, les atypiques, ceux qui prennent leur

temps, qui s'épanouissent sur le tard. Il y a peu de place pour les rêveurs, les humanistes, les romantiques, les utopistes.

Ce n'est qu'à travers la pression scolaire que je peux penser à mon enfance et mon adolescence. Les examens nationaux sont réguliers et leurs résultats toujours publics, toujours discutés en famille et la valeur d'un enfant y est proportionnelle. « L'enfant travaille bien » = il est gentil, il est intelligent. « L'enfant travaille mal » = il est désobéissant, il est bête.

Cette classe moyenne a une autre obsession : la réputation. Celle-ci passe par le respect des traditions. Je n'avais pas le droit de sortir avec des garçons, je voyais mes amies au lycée, aux cours privés supplémentaires. De temps en temps, peut-être, pendant les vacances, j'allais passer la journée chez l'une ou l'autre. Je prenais le bus, je restais dans leurs chambres, déjeunais avec elles et leur famille et je rentrais par le bus. Mon indépendance s'appliquait uniquement aux trajets en bus, vers l'école, vers les cours privés supplémentaires. Les loisirs c'étaient les mariages, les anniversaires et dans ces moments-là, dans ces temples, dans ces salles des fêtes, cette communauté retrouvait ses lointaines racines indiennes mâtinées de modernité. Certes, je portais des robes et des pantalons, il y avait de la musique créole et européenne, on parlait plusieurs langues, mais toutes les libertés n'étaient pas permises.

J'assistais à pléthore d'événements sociaux où mes nombreuses cousines se mariaient à des garçons choisis par leur famille. Un de mes oncles avait présenté cette cou-

tume comme l'ancêtre des applications de rencontres. La famille fait un premier choix selon des règles déterminées à l'avance (religion, caste, niveau d'études, réputation, parfois des critères physiques) et ensuite les prétendants se rencontrent. Le courant passe ou ne passe pas, il n'y a aucune obligation. Ce sont souvent des unions qui durent.

J'assistais aussi à des moments de grande violence : une cousine est corrigée physiquement parce qu'elle est tombée amoureuse d'un garçon d'une autre religion. Mes parents sont là pour lui faire entendre raison car son père est fou de colère. Je reste assise dans le salon, près de la fenêtre, et je la regarde, cette cousine qui aime les célébrités de Bollywood, les mangues saupoudrées de piment et un jeune homme d'une autre communauté. Est-ce si grave ? Elle est jeune, vulnérable, terriblement éprise. Elle se tient à genoux dans la cour, près de l'autel des divinités. Son père vient de lui asséner plusieurs gifles coup sur coup. Elle hurle puis elle se met à gémir comme un petit animal. Ma mère va lui parler. Je ne sais pas ce qu'elle lui dit. Je n'ai pas le droit de l'approcher, je suis une enfant encore. Je ne sais pas pourquoi mes parents m'ont néanmoins emmenée avec eux. Je ne sais pas pourquoi ils trouvent ça normal que j'assiste à cela. Quelques mois plus tard, j'assiste à ses fiançailles avec un garçon qu'elle n'a pas choisi. Elle ne dit pas un mot, elle garde la tête baissée en permanence, elle semble brisée. Elle porte un sari à paillettes et l'homme qui deviendra son mari la regarde avec des yeux énamourés.

Une autre de mes cousines, ma quasi-jumelle que j'adore, se marie à seize ans, avec l'accord de sa mère. Elle est tombée amoureuse d'un garçon du voisinage et en apprenant cela sa mère, qui est veuve, la marie dans la foulée. Quand je demande à ma tante les raisons de cette union précipitée, elle me répond : « C'est mieux comme ça. On évite des ragots. »

Une voisine disparaît du jour au lendemain. La rumeur dit qu'elle s'est enfuie avec un garçon. Je la voyais chaque matin quand j'allais prendre le bus scolaire et elle était très souriante, joyeuse, mais je ne lui parlais pas. Elle était une fille *divoltère* – c'est un mot créole qui signifie, selon le genre auquel l'adjectif est appliqué : imprévisible, voyou, cancre, désobéissant, de mœurs légères. Si seulement je me souvenais de son prénom.

Deux années plus tard, avec quelques amies nous avons monté un spectacle de danse grâce à une enseignante formidable qui nous poussait à être autre chose que des esprits à bien penser. Nous jouions dans des lieux clos : prisons, asiles, hôpitaux et, une fois, dans un foyer pour filles mères. Là, dans cet endroit caché par de grands arbres, dans ce village où la terre est rouge, j'ai soudain aperçu dans l'assistance cette voisine tenant dans ses bras un bébé. J'ai été tellement stupéfaite que je me suis trompée dans la chorégraphie, m'emmêlant les pieds. Son visage avait foncé, il était pareil à un cuir tanné, comme le sont parfois les visages des personnes ayant travaillé de longues années au soleil. Je lui ai souri mais elle m'a foudroyée du regard. Il y avait tant de colère dans ses yeux, et j'avais l'impression que cette

colère était contre moi, contre cette société bien-pensante et bien-agissante que je devais, à ce moment-là, représenter à ses yeux.

Comment font-ils, pensais-je souvent, ces autres qui trouvent leur place dans cette société où les aspects extérieurs sont modernes – l'éducation pour tous, l'ambition, les signes extérieurs de richesse – et où le fond intime garde un goût archaïque – le mariage arrangé, la virginité, l'endogamie ? Le contexte géographique insulaire ne faisait qu'ajouter à ce sentiment de liberté surveillée.

Côté face, je ne rêvais que d'une chose : m'affranchir de ces traditions et de ces normes qui me faisaient l'effet de chaînes. Je n'en avais rien à faire d'être avocate, médecin, je ne voyais pas pourquoi je devrais épouser quelqu'un de ma communauté, de ma religion, de ma couleur. Mais je ne le disais pas. La pression que je ressentais à « faire bonne fille » était grande, elle me pesait sur les épaules constamment. Grâce à l'écriture, je pouvais aller partout, vivre d'autres vies que la mienne, tester plusieurs rapports au monde. Dans ce monde-là, je n'avais pas besoin de faire bonne fille, j'avais enfin découvert ma place. Quand j'ai reçu ce prix littéraire à dix-sept ans, ça a nourri le feu intérieur en moi, soufflé sur l'ambition que j'avais. L'acte de révolte a commencé là. Peut-être qu'en écrivant, en prenant cette voie inédite dans mon hérité, en voulant par ce biais gratter tous les vernis, ceux que j'éprouvais quand j'étais adolescente mais aussi tous ceux passés et tous ceux à venir ; peut-être qu'en m'embarquant dans ce chemin secret, j'ai trahi les miens. J'ai nourri ce monde en secret,

j'ai nourri cette partie de moi chaque nuit, l'arrosant tantôt de noirceur, tantôt de douceur. Je rêvais de pouvoir partir, de pouvoir écrire, de publier un livre. Et au milieu de ce terrain fertile comme l'étaient ma fiction et mon imaginaire, j'ai rencontré cet homme et j'ai cru que c'était un allié.

Au fil des mois, je m'enfonçais de plus en plus profondément dans ce trou, m'éloignant de plus en plus du monde en surface, celui que je connaissais depuis ma naissance, ce monde où j'étais la fille aînée de mes parents, la grande sœur de mon frère, la petite-fille de mes grands-parents, la lycéenne, l'amie, l'adolescente qui écoutait de la variété et qui se trouvait bien ordinaire. Mon quotidien était un faux-semblant permanent : sans HC, je n'étais plus moi-même, et avec HC j'étais une version fantasmée de moi-même. Je m'isolais et me coupais de tous mes amis, mes proches. Rien de ma vie d'avant n'avait de valeur, je n'attendais que le jour où je pourrais partir de chez moi, vivre ma propre vie. Bientôt je n'arrivai plus à respirer hors de sa présence, bientôt tous les garçons de mon âge me parurent ridicules, immatures, et bientôt tout mon esprit, mon temps et mon corps tournèrent autour de lui, ce soleil noir.

Je ne sais pas combien de temps a duré cette chute mais j'ai fini par traverser la terre, je suis arrivée à l'autre bout

du monde, dans un pays où cet homme au génie sombre était le roi, le seul habitant, le détenteur du grand récit.

Je voudrais être capable de dire les choses telles qu'elles sont mais je suis obligée de me gruger moi-même, d'utiliser cette métaphore tirée d'*Alice au pays des merveilles*, encore une putain de métaphore littéraire comme si les livres et leurs formes étaient devenus ma béquille permanente, comme si je ne pouvais pas penser sans eux, comme si je ne pouvais raconter qu'à travers eux.

Cette métaphore m'est apparue le jour où je suis revenue vivre chez mes parents, six ans après avoir disparu. J'utilise le mot « disparaître » parce que je suis partie sans les prévenir, je les ai laissés me chercher sans leur donner aucune piste autre qu'une lettre d'adieu, j'ai sous-estimé le choc que cela leur ferait. Je n'ai pas imaginé que mon père pleurerait comme un enfant, que ma mère maigrirait d'un coup. Mais quand ils m'ont revue et suppliée de rentrer à la maison, je n'étais plus leur fille, j'étais une autre, sous emprise, asservie déjà, le cerveau retourné, le cœur et le corps sans souvenir ni reconnaissance de leurs soins, de leur affection.

J'utilise le mot « disparaître » parce que quand je pense à ces années-là, ces six années de vie commune avec ce génie sombre, je pense à une mort lente, pareille à un effacement graduel, un effritement régulier.

Quand j'ai réapparu devant la porte de la maison de mes parents, six ans après ma disparition, je venais d'avoir vingt-cinq ans et je pesais à peine trente-huit kilos. J'avais, depuis la veille, la sensation physique très étrange, jamais

ressentie auparavant, d'avoir un cœur surdimensionné. Il était gonflé, lourd, il avait colonisé mon corps entier et pris la place de tous mes organes. Il battait lentement, avec un bruit sourd. On aurait dit que c'était une bombe et j'en avais peur. J'avais non pas grâce à lui mais en dépit de lui, de son poids, de sa masse.

Je crois que c'étaient les nuits sans sommeil, je crois que c'était une terreur fichée profondément en moi, celle de la nuit précédente et de toutes les autres nuits, je crois que c'était la conviction d'avoir échappé à cette chose dont on ne revient pas. Je dois me forcer à écrire le mot « mort », ici. D'avoir échappé à la mort.

J'étais en bas de l'escalier et je regardais les marches à monter, hautes, nombreuses. Ce n'était qu'un étage pourtant. J'ai pensé alors à Alice, à la manière dont elle avait suivi ce lapin. « Elle tombait, tombait, tombait. Cette chute ne prendrait donc jamais fin ? » L'espace d'un instant, cette phrase m'a réconfortée et redonné un peu de force. Ma mère est apparue en haut et elle a souri avec un sourire que je ne pensais pas revoir, un sourire large qui efface toutes les peines, toutes les insultes et les mauvaises paroles. Elle m'a dit, en me voyant avec ma valise : « C'est comme si tu rentrais d'un grand voyage. » Derrière moi, il y avait mon père et mon frère. Ils étaient silencieux, ils avaient été ainsi pendant tout le trajet. C'était un silence grave, un silence qui seyait au moment.

J'ai pensé qu'il fallait trouver le moyen de continuer à vivre, de ne pas devenir folle, de ne pas me jeter par la fenêtre. Comment disent les gens ? *Tourner la page*. J'ai

pensé qu'il fallait que je ferme ma bouche et une partie de mon cœur, mon esprit, mon corps, mon âme. J'ai pensé qu'il vaudrait mieux tenter d'oublier. J'ai pensé que personne d'autre que moi ne devait porter ces six années. J'ai pensé qu'il fallait garder la tête haute, garder un peu de fierté tout de même. C'est curieux ces promesses qui se lèvent sans bruit des cœurs, que vous vous faites à vous-même et que vous tenez, serrées contre vous, pendant de longues années.

Voici ma mère, voici mon père, voici mon frère. Ils attendent, le visage ouvert et sérieux à la fois. Ont-ils appris à vivre sans moi, en dépit de moi ? Il a fallu qu'ils *tournent la page*, eux aussi. J'ai commencé à grimper l'escalier et, à chaque marche, je m'imaginais laisser tomber des bouts cassés, ces bouts vilains, ces bouts honteux, ces bouts salis et dégueulasses. Parfois j'y arrivais, parfois non. À chaque marche, je grappillais aussi ce qui était resté de la jeune fille que j'avais été et avec tous ces morceaux qui étaient à la fois récit et fiction, souvenirs et imaginaire, rêves et réalité, entièreté et brisures, je suis arrivée en haut. Ma mère m'a alors embrassée.

Toutes les fois, la mort

La première fois, la mort, c'est un œillet jaune posé sur la bouche de mon cousin qui est dans un cercueil de bois blanc. Il a vécu quelques heures ou un jour entier je ne sais pas parce que je suis une enfant et je ne dois pas poser ce genre de question. Le silence qui règne ici, malgré la présence de plusieurs dizaines de personnes, est aussi lourd que l'humidité avant les grands cyclones et on pourrait sortir la langue et ce silence lourd se poserait dessus. Je me réfugie dans une chambre, plus loin, je me laisse glisser derrière la porte et soudain mon oncle, le papa de ce bébé, qui est son premier-né, entre dans la pièce. Il se jette sur le lit et se met à pleurer doucement. Je suis à deux pas, mais je suis tétanisée par ses pleurs, je n'ose pas me lever pour le consoler.

La première fois, la mort, c'est cette liane qui sort de sa bouche et qui est sans fin, c'est une plainte à la tonalité si basse, si suppliante, déposée aux pieds d'un dieu qui n'écoute pas. Je me souviens encore du prénom original et étincelant de ce bébé et que quelqu'un avait dit « Voici

un beau prénom gâché », et même enfant, j'avais compris ce que cette personne voulait dire : que ce prénom était désormais lié à la mort, que ce prénom porterait désormais malheur.

La deuxième fois, la mort, c'est le mot « embouchure ». Je suis assise au bord d'un canal, mes pieds dans une eau claire et vive qui dévale en glougloutant puis de plus en plus rapidement vers une bouche en forme de goulot d'où elle jaillit à gros bouillons et retombe sur des rochers affleurant la mer. Cette eau descend de la montagne plus loin ou d'une rivière que je ne vois pas et ma mère m'a dit tout à l'heure : « Ici, c'est une embouchure. » Les pieds dans cette eau dont je sens le courant musclé, je me demande si c'est ce canal qui est « embouchure », si c'est cet endroit entre terre et mer, ou si c'est l'action de se jeter dans la mer qui l'est. La deuxième fois, la mort, c'est un morceau intact et parfait d'une journée que mon esprit conserve tel un tableau impressionniste. Dans ce tableau, il y a l'étendue bleue de la mer, les lames et les pointes de la volée de rochers noirs, l'eau claire du canal, des jeunes hommes, des jeunes femmes et des enfants. Les hommes préparent un feu pour griller des poissons qu'ils viennent de pêcher. Ils font ça en chahutant gaiement, ils ne savent pas exactement comment faire ces choses-là, ils se taquinent et certains, comme mon père, auraient préféré jouer au ballon. Leurs femmes, qui ressemblent à des adolescentes avec leurs visages nus et leurs tailles dessinées, nettoient les poissons dans le canal et elles non plus ne savent pas exactement comment faire ces choses-là. Elles râlent et arrivent à la conclusion qu'elles

auraient dû apporter des sandwichs de la maison. Elles sont dans l'eau jusqu'aux genoux. Elles grattent les écailles étincelantes avec des canifs, elles fendent les corps, vident les poissons puis balancent les corps mous dans l'herbe tassée et moelleuse qui pousse dans le sable. Elles ont relevé leurs robes d'été et certaines, comme ma mère, sont en maillot de bain. Les enfants sont çà et là, des taches de couleur virevoltantes. Dans ce tableau, il n'y a que des promesses.

La deuxième fois, la mort est une robe à fleurs. Elle effleure à peine mes pieds et dans ce qui me semble être la même seconde, je tourne la tête et je vois ma mère, qui est celle qui est la plus proche de la bouche du canal, je la vois, dans un geste qu'elle qualifiera de « réflexe », soulever cette robe de ses deux mains au-dessus de sa tête comme un trophée et cette robe prend la forme d'une petite fille. Tombée dans le canal sans que personne s'en aperçoive, la petite fonçait tête la première vers le goulot où, sans le « réflexe » de ma mère, elle aurait été coincée par la pression de l'eau, par l'étau de ce trou, son crâne agissant comme un bouchon. Elle est sonnée mais vivante, sa mère crie et rit et pleure en même temps, les hommes accourent et après le crissement des roues d'une voiture qui démarre en trombe pour l'hôpital, c'est le silence. Cette journée est tranchée dans le vif et ses bords se recroquevillent sur eux-mêmes, frôlés par le souffle de la mort. L'âtre est abandonné, les poissons ne seront pas grillés, la baignade, les glaces et les jeux sont annulés, il faut partir, quitter cette embouchure et le souvenir de cette robe à fleurs parce que, à l'instar du prénom de mon cousin, cet endroit est marqué à jamais.

Les fois d'après, la mort c'est les autres. Le corps bandé tel une momie du petit frère d'une amie, fauché par un bus ; le visage étonnamment lisse et reposé des vieilles personnes qui, comme mes grands-parents, ont travaillé toute leur vie dans les champs de canne ; la foule dense et éplorée qui suit le convoi mortuaire d'un professeur adoré ; l'absence prolongée d'une camarade de classe que j'observe en cachette quand elle revient, pour savoir ce que ça fait de perdre sa mère à douze ans, est-ce que ça se voit sur le visage, dans la manière dont elle bouge et mange, mais jamais je ne lui parle de ces choses-là, jamais je ne lui demande comment elle va, je n'ose pas.

À chaque fois que j'ai assisté à une veillée ou à un enterrement, il a fallu obligatoirement se laver les pieds, les mains et le visage dehors, au robinet dans le jardin ou à un point d'eau public, avant de rentrer chez soi. Quand c'est les autres, la mort est une odeur dont il faut se débarrasser, une saleté qu'on frotte au savon et qu'on rince.

Ainsi nous avançons jour après jour, oubliant la mort, la lavant de nos existences, lui tournant le dos et la fuyant tant nous nous croyons, pauvres humains, nés pour vivre. Est-ce le battement de notre cœur, cette mesure délicate que nous entendons jouer parfois, la tête sur l'oreiller, juste avant de tomber dans le sommeil ? Est-ce notre corps (la puissance, le mystère, la précision, l'enchevêtrement intérieur parfait) qui nous leurre telle une machine en pompant, en distribuant, en nettoyant, en triant, en donnant naissance, en se battant et parfois en guérissant ? Est-ce notre esprit qui est tourné vers un lendemain clair, un

possible ardent ? Est-ce notre âme qui tend vers la lumière, non pas la lumière religieuse ou mystique, mais celle du quotidien, banal et extraordinaire, celle d'un sourire, d'une main tendue, d'une tendresse ?

Puis, une nuit, soudain, une nuit de pleine lune, la mort, c'est une chanson populaire. Elle sort d'une voiture garée devant la maison où HC et moi louons les combles aménagés. C'est notre quatrième logement en trois ans de vie commune. C'est toujours lui qui décide que nous devons déménager et les raisons sont soudaines et floues : le propriétaire est un idiot, le voisinage est problématique, c'est trop loin du travail, c'est trop cher pour ce que c'est, il y a mieux ailleurs. Il faut juste partir et je dispose seulement d'un jour ou deux pour tout emballer. Je n'ai pas de cartons mais deux valises et de nombreux sacs en plastique. Parfois je récupère des cagettes. Nous vivons dans des meublés ; seuls nos livres, le linge de maison et nos vêtements nous appartiennent. Nous déménageons en fin de journée, dans des taxis qui acceptent de faire des allers-retours. Les chauffeurs me regardent dans le rétroviseur et parfois leur regard est compatissant, parfois moqueur.

Ce soir de pleine lune. Les fenêtres de la voiture sont baissées, le son est poussé au maximum et la musique s'insinue dans mon sommeil avec son rythme entraînant et ses paroles que je connais par cœur, qui disent *Reviens, reviens pour de bon*. Je me réveille et HC est déjà à la fenêtre. « Tu les connais ? » me demande-t-il. Oui je les connais, ces garçons qui veulent jouer aux plus forts, qui font les idiots après une soirée arrosée. Ils sont sortis de

la voiture et ils dansent, cigarette au bec, bouteille à la main. Ils veulent provoquer l'homme avec qui je vis parce qu'ils pensent qu'il est trop vieux pour moi, que je dois le quitter, mais ils n'ont aucune idée de la nature de ce jeu-là. Ils sont ivres, hilares, ils chantent à tue-tête et moi, je n'existe pas, moi ils m'ont oubliée. C'est une histoire de mecs, dessinée en pré-confrontation telle l'étape avant le match de boxe, quand les combattants se pèsent et jouent à s'intimider sans jamais se toucher. Ils sont cinq dehors, je ne sais pas combien ils pèsent mais ils ne font pas le poids face à l'homme devant la fenêtre qui les fixe, les mains dans le dos. La mort, cette nuit-là, c'est cet homme debout durant toute cette putain de chanson, son immobilité est raideur, son immobilité est colère et je reste allongée, l'estomac noué, le cœur aux lèvres. Les portes claquent, la voiture démarre bruyamment et je les imagine, ces petits coqs, rentrer chez eux et s'affaler dans leur lit, ivres morts, l'ego assouvi.

Deux pas rapides pour traverser l'espace entre la fenêtre et le lit, une main qui se pose sur mon cou. Sèche et chaude, large et épaisse, la main, elle couvre mon cou entier. Je dis des choses, je ne dis pas tout, je mens à moitié, je dis des choses qui je pense vont le rassurer. *Ce sont des garçons que je connais à peine, il n'y a rien entre eux et moi, je les ai rencontrés par le biais d'une collègue, non je ne connais pas cette chanson non elle ne veut rien dire, si je comprends l'anglais je sais ce qu'elle veut dire mais je ne sais pas pourquoi ils ont choisi cette chanson, ils sont saouls reviens te coucher, non je n'ai pas leur numéro de téléphone, non je ne les vois pas quand*

tu n'es pas là, je les connais à peine. Ma voix vibre sous sa paume. Je ne bouge pas.

Soudain, la mort, c'est la conscience de la taille de mon cou, jamais je n'ai imaginé qu'il puisse tenir si facilement dans une main, jamais je n'ai pensé à la fragilité de cette partie du corps qui tient ma tête, mon cerveau et toutes mes pensées, mes rêves, et les poèmes, tous ces poèmes qui sont là, qui attendent pour dérouler leur musique, tout mon savoir, de la manière dont naît une île à la capitale de la Namibie au record du monde du cent mètres à ces sonnets de Shakespeare aux paroles entières de *Ne me quitte pas* au premier paragraphe de *L'Étranger* au nom de l'arbre qui porte les kiwis aux dates de naissance de mon frère, ma mère, mon père, mes grands-parents, mes meilleurs amis. Toutes ces connexions qui s'allument de plus en plus fort tandis que, soudain, sa main se met à serrer ce cou et il y a la douleur, il y a la panique et la stupeur qu'il fasse une chose pareille mais il s'arrête. Il n'enlève pas sa main. Je ne sais pas pourquoi je ne bouge pas. Je dis encore d'autres choses et il recommence. Et s'arrête. Il serre et desserre plusieurs fois. La nausée vient, la panique grandit, mais je n'ai pas l'impression qu'il serre fort, il serre un peu pendant longtemps mais il ne serre pas très fort. Est-ce qu'il est en train de m'étrangler, est-ce qu'il est en train de me menacer de m'étrangler ? Je ne sais pas. Je veux dire, il serre jusqu'à ce que mes yeux se remplissent de larmes mais elles ne débordent pas, elles ne coulent pas. Il serre jusqu'à ce que je tousse mais pas jusqu'à ce que j'étouffe. Je cherche des raisons pour comprendre pourquoi je ne me débats pas, pourquoi je reste allongée là,

le corps mou comme si je jouais à la morte, dans un pyjama avec des petits ours bleus que m'a offert une amie rentrant de Chine. J'ai l'impression d'avoir un corps petit, ratatiné, et lui, assis très calmement au bord de ce lit, torse nu et clair comme un café avec trop de lait, il me domine d'un corps large et surtout avec un silence déterminé. Ça dure longtemps, ça ne dure que quelques minutes. Il m'étrangle tout à fait, non il m'étrangle un peu. Dans ce moment couleur gris perle, je n'ai plus de pensée, plus d'intelligence, plus d'esprit pour qualifier exactement ce qu'il est en train de faire. Son visage s'adoucit. Il dit alors des mots sans verbe, en les détachant et il les dit avec tendresse, oui une tendresse inattendue : « Attention la prochaine fois. » Je fais alors quelque chose d'impensable : je lui souris.

Je peux maintenant dire que la première fois, je n'ai pas cru à ma mort. J'ai souri devant sa face dans le clair-obscur d'une nuit de pleine lune, j'ai souri malgré son intention et son sérieux (sa main qui reste sur mon cou), j'ai préféré l'excipient de ce poison (la douceur avec laquelle il a enrobé ses mots) et j'ai avalé lentement sa menace qui n'avait pas de verbe, qui n'était pas une vraie phrase mais une véritable promesse, mais je peux maintenant dire que ce qu'il disait c'était : *Attention, la prochaine fois je vais te tuer.*

Ce qui se passe après est imperceptible aux autres. Ce qui se passe après épouse le déroulé des jours, il devient une seconde peau, un quotidien, une habitude, une manière de vivre.

Le matin arrive avec son grand soleil bleu. Il y a le thé, le pain grillé, la douche, et pendant une minute se regar-

der dans le miroir et la peur, la sensation encore présente de cette main sur ton cou, c'est tout à fait imperceptible sur ce visage que tu as depuis vingt et un ans et qui est encore rond comme à l'adolescence. Il y a le trajet vers la capitale en bus et l'odeur si particulière du matin quand tu t'installes sur un des sièges élimés couleur bordeaux. L'odeur de fer, du vieux skaï, de parfum bon marché, de linge naphthaliné, de résignation face à la répétition de tous les matins, cette odeur que tu associes à la classe moyenne anonyme, l'odeur de ces femmes et de ces hommes qui ont quitté leurs maisons, déposé leurs enfants à l'école pour aller travailler, et toi tu joues à te fondre parmi eux. Il y a la journée passée dans cette agence qui sous-traite la préparation des livres d'une maison d'édition spécialisée dans l'ésotérisme. Tu avales des pages sur les signes astrologiques, sur les thèmes astraux, sur la manière dont les planètes influent sur le destin mais tu n'es pas là pour croire, tu es là pour faire en sorte que les règles grammaticales soient respectées et sur ton bureau, il y a un Bescherelle et un Robert. *Attention la prochaine fois.* Le midi, tu déjeunes avec les collègues dans un petit boui-boui chinois et c'est imperceptible aux autres, la douleur quand tu déglutis. Ta chance ou ton malheur, tu ne sais pas, c'est que tu ne marques pas. Pas de bleus, pas d'hématomes, pas d'ecchymoses. Ton cou est intact en apparence. Ta chance ou ton malheur, tu ne sais pas, c'est que tes collègues ne te connaissent pas, ne sont pas au courant de ton histoire – que tu ne vois plus ta famille, que tu n'as pas d'amis. Tu es joyeuse et sympathique. En fin d'après-midi, tu refais le

chemin en sens inverse et l'odeur des bus change, elle est chargée d'impatience, de fatigue et de sueur. Tu penses au dîner à faire, tu t'arrêtes pour acheter du poulet et devant le boucher tu es assurée, satisfaite de voir qu'il rentre dans ton jeu, celle de l'adulte, de la femme qui a un foyer.

Ce qui se passe après c'est la manière dont désormais tu avances avec un tremblement dans l'estomac. *Attention la prochaine fois.* C'est une inquiétude qui provoque des aigreurs, des douleurs qui ressemblent à des coups de poignard. C'est un poids dans le ventre comme si tu n'arrivais pas à digérer un aliment et ça reste là, assis, installé, et tu perds l'appétit. C'est imperceptible aux autres quand tu marches dans le soir qui tombe, quand tu marches vers chez toi, le sac plastique contenant deux blancs de poulet couleur beige et de texture caoutchouteuse à la main, vers ce deux-pièces sous les combles où ta vie noire et secrète t'attend. La figure solitaire que tu dessines, marchant au bord du chemin, frôlant les haies qui cachent les maisons heureuses, ne t'échappe pas et parfois tu penses *Je suis si jeune*, mais tu ne fais rien de cette pensée, de cette phrase puisque partout autour de toi se dressent des horizons en forme d'obstacles. Alors tu marches jusque chez toi et c'est imperceptible comment tu portes ce tremblement mais aussi, il faut l'avouer, l'espoir qu'il ne recommence pas.

Entre ce soir-là et le dernier soir, il y a trois années qui semblent être faites de longues nuits élastiques et dégoulinantes où la frontière entre réel et fantasme est maintes fois franchie, où les visages deviennent des masques monstrueux et les corps des armes. Pendant ces nuits-là, je suis

tour à tour suppliante, je suis nue, je suis hystérique, je suis désespérée, je demande pardon, je crie, je pleure, je suis par terre, je suis dans un coin. Dans mon cœur, j'appelle ma mère à qui je n'ai pas parlé depuis de longs mois et de ma bouche sort une liane pareille à celle qui était sortie de la bouche de mon oncle, c'est une plainte. Quand tombent ces nuits, quelque chose crève en lui et, heure après heure, il parle comme s'il récitait un livre, son livre qu'il n'a jamais pu écrire, son amour que j'ai trahi, son pardon qu'il accorde et qu'il retire, le regret que j'exprime mais qui n'a jamais la forme qu'il souhaite, mon regard qui lui est insupportable et pourtant, si parfois je m'assoupis sur cette chaise où il m'a intimé de rester, il crie, il me secoue pour me réveiller et pour que je continue à entendre tout ce qu'il a à dire.

Entre cette première fois et la dernière fois, il m'accuse de le tromper avec la terre entière, les garçons de mon bureau ou le garçon qui vend des jouets en métal près de l'arrêt de bus ou le receveur du bus l'autre fois qui m'a souri ou l'homme qui s'est retourné dans la rue la veille ou celui dans la voiture qui est passée deux fois devant la maison. Mes amies sont des filles de petite vertu. Les chansons que j'écoute sont des codes, elles me rappellent les autres, celui avec lequel j'ai couché, celui avec qui j'ai envie de baiser, celui à qui je rêve la nuit, celui de la fiction, celui de la vérité, celui de sa paranoïa. La jupe que je porte est trop moulante et je dois aller me changer. Le parfum que je mets est trop entêtant et je dois reprendre une douche, me frotter au savon.

Quand je rentre tard, il lui arrive de m'attendre dans les buissons. Quand j'ouvre la grille de la porte d'entrée, je le vois sortir des feuillages lentement, comme s'il s'extirpait d'un élément dont il était lui-même fait. Il s'en détache, couleure après couleure, tel un caméléon qui retrouve ses couleurs. Je me souviens avoir pensé, la peur au ventre, c'est un prédateur, c'est un animal, c'est une bête, mais je ne lui dis rien parce que je connais parfaitement l'enchaînement des événements si je fais une remarque sur son comportement ou si je me plains qu'il me surveille. Il va d'abord me dire que c'est entièrement ma faute s'il est comme cela, qu'il fait ces choses-là parce qu'il n'a pas confiance et que c'est entièrement ma faute. Puis il va me rappeler pourquoi il n'a pas confiance en moi. Il va parfois jusqu'à m'obliger à tout lui raconter, à nouveau, comme si nous avions remonté le temps, le jour et l'heure exacts, les noms et prénoms, les repas, les boissons, les routes prises, les paroles dites, et si jamais mon histoire varie, il faut recommencer. Ensuite, il se demandera pourquoi ça me gêne, moi, qu'il me surveille. Est-ce que j'ai quelque chose à cacher ? Oui, j'ai forcément quelque chose à cacher, sinon j'accepterais qu'il me surveille. Il le sent, il le sait dans ma manière de m'habiller, de me tenir, dans mon attitude. Il ne lui reste plus qu'à le découvrir, ce que je cache, et pour ce faire il y a la nuit, longue et interminable. Sur cette chaise, rester assise et l'écouter rembobiner jusqu'à la nuit de la chanson populaire. Savoir à quelles questions répondre et à quelles questions garder la tête baissée. Ne pas regarder l'heure, ne pas bâiller, ne pas s'assoupir : ce

sont des signes mauvais qui disent ma culpabilité, mon je-m'en-foutisme, ma façon de le railler.

Pour éviter ce schéma, cette descente dans la nuit qui ressemble à une chute sans fin, je ne dis rien, je le regarde se détacher de l'ombre feuillue, s'approcher de moi. Il ne s'en cache pas, au contraire, il veut que je sache que rien de ce que je peux faire, entreprendre ou penser ne lui échappe.

Entre le premier soir et le dernier soir, je suis moi aussi devenue un animal. Quand je rentre chez moi, je fais ce geste : je lève le menton, j'inspire plusieurs fois. Je fais le tour des pièces en marchant sur la pointe des pieds. Je plisse les yeux. Je sais détecter un changement d'humeur, je perçois comme un arrière-goût au fond de la bouche, quand les choses virent à l'aigre. Les poils de mon dos parfois se hérissent, je sais alors qu'il m'observe. Le duvet que j'ai gardé sur mes bras se lève, je sais alors qu'il va souffler un vent mauvais.

La nuit, il se tient debout au bord du lit et je fais semblant de dormir, le corps immobile, la respiration régulière, le visage impassible, la bouche entrouverte. J'apprends à calmer les battements de mon cœur. Les ondes de son humeur me parviennent, comme ces vagues de chaleur qui s'échappent d'un sol chaud, mais je ne sais pas toujours les décrypter, est-ce de la colère, est-ce de la frustration, est-ce du mépris, est-ce qu'il ourdit un plan, est-ce qu'il se retient, est-ce qu'il attend ? Tout est possible, le pire comme le rien, quand il se tient debout dans le noir et qu'il me regarde dormir. C'est étrange comment je fais semblant de dormir, comment je joue

à dormir, peut-être que je me dis que la petite mort me protégera de la vraie ?

Entre la première et la dernière fois, il y a des sas qui s'ouvrent après de grandes disputes ou après mes tentatives ratées de le quitter. Je le quitte le soir mais le matin je reviens parce que je suis seule et que dans le pays où je vis une jeune femme ne vit pas seule. Je reviens parce que je suis trop fière pour rentrer chez mes parents. Je reviens parce que je ne l'ai pas tout à fait quitté et qu'il sait mon cœur, mes faiblesses. Il y a des sas en forme de lune de miel : des week-ends dans des hôtels en bord de mer, des petits paradis cachés où nous goûtons la vie de touristes. Je ne parle à personne d'autre que lui, je pleure et il me serre dans ses bras en me disant « c'est fini, c'est fini » et je le crois.

Il y a des sas désespérés : nous logeons chez son frère et sa belle-sœur pendant trois semaines. HC s'est débarrassé de notre matelas, de tout le linge de la maison, de la totalité ou presque de mes vêtements, de nos tasses et nos assiettes, ces choses que d'autres que lui auraient touchées. Il voulait y mettre le feu mais j'ai pu l'en dissuader. Dans la nuit, il a tout jeté devant la maison, ça forme un tas, je reconnais des habits, des choses que j'aime, peut-être qu'il y a un peu de moi-même dans cet amas qui, au matin, finit par ressembler à un monticule d'ordures.

Je n'ai jusque-là jamais rencontré personne de sa famille. Personne ne s'est manifesté depuis que nous vivons ensemble. Je ne lui connais qu'un ami. Je fais la connaissance de son frère et sa belle-sœur dans son bureau. Ils me

sourient timidement et me regardent avec curiosité. Ils sont la gentillesse même. HC reste assis tandis que nous trois sommes debout, je décortique désormais le moindre de ses gestes, de ses postures. J'ai la vague impression qu'il a imposé notre présence chez eux, je me sens honteuse dans ce bureau, mais ils disent : « Oui, vous pouvez dormir à la maison. » Ils sont mariés depuis plus de vingt ans, ils n'ont pas d'enfants et c'est leur grand chagrin. Leur maison est neuve, ils viennent de la faire construire sur les hauteurs d'une localité balnéaire. Entre deux arbres, on peut voir la mer. C'est une maison agréable, impeccablement tenue. Ils ont de beaux rideaux, voilà ce que je pense quand je suis chez eux. Ils ont pour HC un respect mâtiné de crainte. Peut-être qu'il leur fait un peu peur. La cuisine de sa belle-sœur est excellente et à la fin des repas il lui fait des compliments comme s'il était un patriarche, en s'essuyant délicatement la bouche. Il ne débarrasse jamais, il parle peu sinon pas du tout. Je me rends compte que je n'ai dîné chez personne depuis que j'ai quitté la maison de mes parents et ce repas fait maison me fait penser à ma mère. Son frère, plus jeune que lui, n'est pas très bavard non plus mais tout son visage respire la tendresse. Il regarde souvent HC. Le couple nous dresse un lit dans leur petit salon, là où ils regardent la télévision, et nous passons les soirées avec eux, à regarder une émission ou un film. J'aurais pu croire qu'ici, chez son propre frère, HC ferait attention, qu'ici il se calmerait, mais non, dans cette petite pièce où vrombissent les moustiques, il reprend ce qu'il avait laissé dans l'autre maison. Les questions, où

quand quoi comment combien, encore et encore et encore. Quand c'est fini, quand je n'en peux plus et que je pleure à grands hoquets, c'est mon corps qu'il prend pour ficeler son emprise et moi, je ne sais plus quoi penser tellement je suis épuisée, l'amour, la réconciliation, la trêve, le pardon, mais non, demain ce sera pareil. Parfois, le lendemain, sa belle-sœur me parle avec tellement de douceur que je me demande si elle n'a pas tout entendu, les paroles, les pleurs, les coups de poing et les coups de reins.

Il y a des sas qui sont des petits exils. Au sortir d'une période particulièrement violente, il me propose de faire une retraite pour réfléchir, pour demander pardon, pour m'isoler. J'acquiesce. J'ai l'impression que ma santé mentale ne tient qu'à un fil. Je me retrouve dans un couvent protégé par de hauts murs de pierre volcanique. Dehors c'est une ville animée, joyeuse. Ma chambre est petite et la religieuse qui m'y emmène est souriante, prévenante, jeune. Je n'ai qu'une obligation : partager au moins deux des trois repas de la journée avec les sœurs. Je ne sais pas comment HC a fait pour que je me retrouve ici, qui il a appelé, ce qu'il a dit. J'arrive en début de matinée dans le couvent et je me souviens du premier déjeuner. La mère supérieure est sympathique, un visage lisse et clair malgré son âge, elle me pose quelques questions banales et je ne sais pas comment mais je les fais rire. Je pensais être accueillie comme une malade, comme une faible, comme une fille gâchée mais non, il n'y a aucune curiosité, aucune question déplacée. À ce premier déjeuner, il y a du riz blanc, des lentilles noires, un sauté de légumes verts, un pickle de mangue. Dans

mon assiette, devant cette simplicité qui me rappelle ma grand-mère, mes tantes, ma mère, les mères de mes amies, toutes ces femmes que je n'ai pas vues depuis si longtemps, je ne peux retenir mes larmes.

Je reste quatre ou cinq jours, j'assiste aux laudes, aux vêpres et parfois aux offices de la journée. Je ne suis pas chrétienne mais l'atmosphère pieuse, l'encens, le silence, les prières m'entourent et me calment. Ici, même aux laudes, il y a des gens qui viennent adorer, demander grâce. Certains s'agenouillent dans l'allée. Que demandent-elles, ces personnes ? Je voudrais savoir ce que contiennent ces chuchotis, je voudrais comparer toutes les prières, les pardons quemandés, les faveurs demandées, les grâces implorées et alors, à l'aune de ma propre litanie, je mesurerais le degré de mon malheur. Le reste du temps, je lis dans ma minuscule chambre et j'écris sur un carnet mais ces mots ont disparu – leur forme, leur propos, leur intention, leur amertume ou leur sucre. Parfois je me promène, je ne vais jamais loin dans ce grand jardin où il y a un potager, des arbres fruitiers, des fleurs. Je reste près du bâtiment où se trouve ma chambre, comme s'il y avait une frontière à ne pas dépasser. Je m'accroupis à la fin d'un chemin de pierres plates et à cet endroit où commence l'herbe j'aime regarder fourmiller les insectes. Peut-être qu'il faudrait un mot équivalent à « embouchure » pour l'endroit où finissent les pierres et où commence l'herbe ? Je demande à aider aux tâches du couvent mais les sœurs ne me laissent faire que la vaisselle, ce que je fais avec une attention décuplée. La cuisine est étincelante, j'ai récuré jusqu'au fond de la poubelle.

Je pourrais rester ici des semaines, des mois entiers, je pourrais tourner le dos à cette vie violente, sans but. Mais je le vois sur un banc de la chapelle, chaque matin et chaque soir, il trouve l'endroit où le contre-jour tombe exactement sur lui, il n'est qu'une figure dessinée, une presque-ombre, mais je sais que c'est lui, ma nuque se crispe, des frissons parcourent mes jambes et mes bras. Il a ce tic quand il ne veut pas qu'on le voie – il fait mine de se pincer le nez et ainsi il recouvre la moitié de son visage. Je l'ai vu faire ce geste nombre de fois en public et ici aussi dans cette chapelle. Je ne peux lui échapper.

Entre cette première fois et la dernière fois, l'esprit, le cœur et le corps s'effritent morceau après morceau et peut-être que si toutes ces années pouvaient être reconstituées tel un grand linge raccommodé, alors je ramasserais chaque bout abandonné de moi-même en suivant une chronologie des années, des humiliations, des maisons, des sentiments et je découvrirais à nouveau ce à quoi je pensais, les rêves auxquels j'aspirais, la femme que je voulais devenir. Peut-être que si le récit pouvait s'écrire dans une vérité entière, sans oublier la complexité, le contexte, les points de vue, il offrirait une encyclopédie de perspectives sur la violence et l'emprise dans un couple, mais ici n'est pas le lieu des archives, de la statistique, de la clairvoyance, de la justice. Ici est un monde de monceaux, de bribes, de mémoires, de souvenirs, d'affects. Ici subsistent le souffle des rêves, le grain des peaux, le sel des larmes, l'épaisseur des nuits et le goût du temps. Ici se côtoient la vie et la mort, le passé et l'avenir, le possible et l'inimaginable, les

fantômes et les vivants. Mis bout à bout, cela forme un artefact.

La dernière nuit arrive en mai, quelques jours après mon vingt-cinquième anniversaire, que je n'ai pas fêté parce que depuis que je vis avec HC ce jour n'est pas marqué. Être adulte c'est arrêter de souffler des bougies sur un gâteau, c'est cesser d'attendre des gestes d'affection, c'est se moquer de ces rituels. Cela n'empêche pas les désirs de tendresse et d'attention comme autrefois et le cœur, si adulte qu'il voudrait être, en est tout de même atteint. Il ne m'échappe pas que j'ai vingt-cinq ans et qu'à cet âge je devrais vivre autre chose que cette vie double où le jour je travaille dans une rédaction, je parle et je discute avec des collègues, je suis au-dehors de ce monde, j'écris des articles et je frôle des rêves d'avant, de cette vie à écrire et à réfléchir, et le soir, je rentre dans une maison-prison où le compagnon-maton est déjà torse nu en train de lire sur son fauteuil, tirant sur sa cigarette, attendant son dîner. Le soir, je la sens, à mesure que j'approche de la maison, je la sens, cette peur physique et morale. C'est quelque chose à éprouver, cette sensation d'une grande main froide qui se pose sur son cœur, ce liquide noir qui envahit son esprit, ce fatras grouillant dans son ventre, le gouffre imprévisible que représente la nuit.

Parfois, rien ne se passe, il faut le dire. Parfois, on dîne, on regarde la télé et on va se coucher et le lendemain c'est un nouveau jour, mais c'est sur un fil qu'on avance, lui et moi. Parfois il y a des jours entiers où il ne m'adresse pas la parole, je ne sais pas s'il est en colère, s'il est inquiet, s'il est concentré sur un travail, des jours entiers comme ça où je

me demande si j'ai fait quelque chose, s'il a quelque chose à me reprocher, si je dois le laisser tranquille, si je dois lui parler. Des jours entiers à être invisible à son regard, à lui faire à manger, à préparer le thé du matin, à faire la route en voiture. Parfois, je le crève exprès ce silence, je provoque la bagarre parce que je n'en peux plus d'être asservie et invisible.

Parfois me vient cette vérité simple : j'ai à peine écrit depuis que je vis avec lui, depuis six ans. Je pourrais devenir folle à cette pensée, qui pulvérise le sens même de ce que je croyais être mon existence. Je ne comprends pas comment j'en suis arrivée là, comment je vis une vie minable qui est l'exact opposé de celle dont je rêvais.

Je ne sais pas ce qui se passe exactement ce dernier soir. Je veux dire je ne sais pas ce qui, exactement, allume la mèche, provoque l'effondrement. Peut-être qu'il n'y a rien, parce que parfois, il faut le dire, il n'y a rien d'autre que les pensées dans sa tête qui macèrent dans un bouillon vénéneux de jalousie malade, de perversité manipulatrice et de folie. Une fois, c'est une phrase dans un journal ou un livre, une autre fois, l'expression de mon visage, ma main comme ceci ou comme cela, quelque chose qu'il a remarqué dans la journée, et dans ces détails qu'il est le seul à repérer, il trouve ce qu'il appelle les « éléments ». Les « éléments » de ma duplicité, de ma trahison, de mon être mauvais, de mon âme perdue. Les « éléments » qui confirment que je veux le quitter, que j'ai un amant, que je prévois d'avoir un amant, que je rêve d'avoir un amant.

Si c'était un témoignage, il serait à trous. Si c'était un

souvenir, il serait imparfait. Si c'était un film, les images sauteraient parfois et par moments le son serait absent. Si c'était une photo, elle serait floue par endroits. Si c'était un livre, il serait à la fois brut et elliptique.

Je porte une robe d'été à bretelles qui est devenue trop lâche pour être portée le jour mais qui est parfaite pour les nuits de mai. Le coton est doux, la coupe longue. Je fais des nœuds aux bretelles pour qu'elles ne glissent pas constamment sur les épaules. Souvent je dors dans cette robe et je crois que c'est ce que j'avais prévu de faire ce soir-là. La robe est rouge et il y a un pan fleuri qui fait le tour de la taille.

Je cours dans cette robe, je suis pieds nus. Je cours pour lui échapper. Je suis dans le couloir, dans le salon, je fais le tour des fauteuils, des tables, je sors sur la terrasse et je repasse par la porte de la cuisine et derrière moi je fais claquer la grille de la porte mais je n'arrive pas à la fermer. Je cherche à mettre la targette mais je n'arrive pas à retenir la grille et à insérer la tige en même temps, je tremble beaucoup. Derrière cette grille, il apparaît, il pousse ou il secoue la porte je ne sais pas, je résiste du mieux que je peux, de tout mon corps j'appuie sur cette grille, je ne sais pas si je cherche à m'enfermer à l'intérieur ou à l'enfermer dehors.

Son visage impassible à travers cette grille. Je connais ce masque figé qu'il porte, ces yeux impossibles à lire derrière les lunettes. D'un coup de pied, la grille cède. Je reste là, je ne sais pas à quoi je pense, peut-être à l'affronter, je parle parce que ma mâchoire bouge en permanence tel un clapet, il faut parler, parler, mais à ce moment-là je vois

quelque chose glisser sur les traits de son visage, quelque chose qui ressemble à une ride dans l'eau. D'impassible son visage passe à déterminé. Une peur, nouvelle et glaciale et odorante, a sauté sur moi à ce moment-là. J'entends crier et il me faut plusieurs secondes pour me rendre compte que ce cri est le mien, il traverse mon corps entier et sort en un son aigu, haut perché, perçant. C'est laid à entendre. Je pense : quel cri horrible, comment puis-je crier comme cela, on dirait un animal et même pas un animal majestueux non, on dirait un cochon, une vieille chèvre, un âne, et je ferme délibérément ma bouche plusieurs fois. Ses bras, son torse, son cou large de boxeur, ses jambes, son corps entier et tout ce que son histoire charrie de colère et de ressentiments, me retiennent pour mieux taper, tirer, pousser, secouer et étouffer en même temps.

Je me retrouve dans la rue, je ne sais pas comment je lui ai échappé. Je suis toujours vêtue de cette robe rouge que j'ai transformée en pyjama tellement elle est douce et agréable, j'en ai déjà parlé. Je cours toujours mais je le fais au ralenti comme si j'avais les jambes lourdes, comme si j'étais dans un rêve. Il fait nuit noire, je cours comme un pantin, voilà la vérité, je ne sais pas où aller et soudain j'entends la voiture arriver. Je sais que c'est la nôtre, elle émet un claquement que je reconnais. Elle fonce sur moi puis ralentit, les phares m'aveuglent. Je suis figée dans cette lumière, figée dans un geste qui est désaccordé, entre le mouvement et la course, entre la femme et l'animal. Je me mets à courir et la voiture accélère, s'arrête. Ma tête, mes pensées, ma logique ne sont que peur et panique. Je

ne suis pas assez forte, pas assez rapide. Il n'y a nulle part où aller. Seuls les chiens aboient dans cette nuit. Seuls les chiens nous entendent.

Je monte dans la voiture de mon plein gré et je crie comme tout à l'heure de ce cri horrible devant ma mort qui vient. J'en suis persuadée. J'ai mal à la bouche, à la mâchoire, à la nuque. Il dit qu'il va me déposer chez celui qu'il pense être mon amant, lui montrer la salope que je suis. Il dit qu'il veut me ramener à mes parents, leur montrer la pute que je suis. Je sais qu'il ne va faire ni l'un ni l'autre mais autre chose. Il conduit vite, de manière terriblement assurée, comme un homme qui sait tuer d'une main et conduire de l'autre. Deux fois, je lève le frein à main pour que la voiture s'arrête et nous partons en vrille, pneus crissant et fumants. Il n'y a que ces deux fois où il élève la voix et, contrairement à la mienne, elle est caverneuse, elle roule comme un orage, elle se développe en échos et je me recroqueville sur mon siège. Je remonte les genoux et les recouvre de cette robe rouge que j'ai transformée en pyjama et qui est douce sous mes doigts, je l'ai déjà dit, ça.

Je le supplie, je l'implore. « Rentrons à la maison », je le cajole avec ce mot-là, « maison ». Il roule jusqu'à la capitale, il monte jusqu'à la Citadelle, jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de routes, revient par les petits chemins, il prend l'autoroute, il bifurque, il roule pendant ce qui me semble être des heures dans une obscurité épaisse, nous pourrions être dans un tunnel, nous pourrions descendre au creux de la terre. Je sais qu'il réfléchit, qu'il cherche comment

m'éliminer. M'effacer de sa vie, m'effacer de son regard, m'effacer de la surface de la terre.

Plusieurs fois, il se gare sur le bas-côté et il parle. Je ne l'entends plus, ce sont des mots que j'ai déjà mille fois avalés et ce soir ils finiront par m'étouffer. Mais je dois écouter, je ne dois pas le laisser comprendre que je les connais par cœur, ces mots rassis, ces mots fous. Non, je dois les recevoir comme je les ai reçus la première fois, comme des coups. Si je montre ne serait-ce qu'un instant d'indifférence ou d'agacement, il pourrait s'énervier à nouveau.

Il y a des phrases que l'on entend souvent : « tout s'est joué ici », « j'ai vu ma dernière heure arriver », « le temps jouait en ma faveur », et on passe sur ces phrases parce qu'elles sont banales et cent fois elles ont été énoncées. On les utilise à tort et à travers, on les utilise en métaphores, en expressions, en figures. Pour moi, dans cette voiture, chaque mot est à sa bonne place, chaque mot dit exactement ce qu'il signifie, et ensemble, ça forme ma réalité.

Je pense : il y a tant de façons de mourir et il y a tant de manières d'avoir peur. Cette nuit cette nuit cette nuit. Nous sommes seuls au monde, tous les êtres humains sont absents de cette nuit, tous les gens qui m'aiment, tous les gens qui l'aiment, dorment d'un sommeil ininterrompu et profond. Personne ne se réveille pour me sortir de là, personne ne se réveille pour le raisonner. L'intérieur de mon corps est glacé, seul ce cri hideux sort de ma bouche de temps en temps.

Je veux écrire sa maîtrise dans ce moment. Tous ses gestes sont mesurés, contrôlés. Sa force est consacrée à

une chose à la fois. Ouvrir la grille de la porte. M'attraper. M'immobiliser. Me calmer en m'assénant des claques rapides et sèches et fortes. Me saisir la tête. Appuyer dessus. Me regarder droit dans les yeux. Ne pas courir à ma suite. Me laisser m'échapper. Ne pas crier. Prendre la clé de la voiture. Prendre le paquet de cigarettes, le briquet, les mettre dans la poche de la chemise. Fermer à double tour les portes de la maison. Démarrer la voiture. Sortir de cette cour étriquée en marche arrière. Me suivre. Accélérer. S'arrêter à temps. Actionner les phares. Conduire. Parler avec des phrases complètes. Frapper de sa main libre des coups secs. Faire peur. Ne pas pleurer. Ne pas trembler. Continuer à passer les vitesses. Respecter les stops. Les feux. Dans les lignes droites, appuyer à fond sur l'accélérateur. Décélérer. Éteindre moteur et phares. Allumer une cigarette. Parler. Redémarrer. Dire « Tu verras ». Dire « Je t'avais prévenue ». Dire « C'est ta faute ».

Je veux écrire mon délitement dans ce moment. Mes gestes sont rapides, heurtés, je cours, je tombe, je trébuche, mes jambes sont de coton, mes jambes sont lourdes. Je suis immobile, je joue à la morte et soudain, je me rue dehors. Je cours mais sans but, en regardant constamment derrière moi. Je ne réfléchis pas. Mon cerveau ne fonctionne plus. Je devrais prendre un chemin de traverse mais je reste sur la route. Je devrais crier à l'aide dehors mais je le fais dans une voiture aux vitres remontées, dans une voiture lancée à grande vitesse. Je devrais le frapper avec une pierre mais je ne pense pas à le frapper, je ne pense pas à toutes ces pierres sous mes pieds nus. Je pleure. Je tremble. Je le

vois si assuré, j'ai peur de lui et je tremble encore. Je dis « Arrête ». Je dis « Ne fais pas ça ». Je dis « S'il te plaît » et je dis « Pardon ».

Je ne sais pas combien de temps durent la bagarre, la lutte, la fuite à pied, le trajet en voiture, les nombreux arrêts, le noir et le soir encore. Le temps s'est arrêté pour moi, de manière littérale et métaphorique. Peut-être que lui non plus ne sait pas ce qui se passe, peut-être qu'il n'a jamais complètement perdu le contrôle et que c'est moi qui imagine, c'est moi qui laisse parler mon effroi. Peut-être qu'il n'arrive pas à aller au bout de son intention, peut-être que sa folie est parfois interrompue par des moments de lucidité.

Peut-être qu'il y a un moment où, au lieu de me voir dans cette robe rouge qui désormais ressemble à un chiffon, au lieu de m'aimer de cette manière qui est pareille à vouloir me tuer, il revoit la jeune fille de dix-sept ans que j'étais quand il m'a rencontrée pour la première fois dans le salon de mes parents. Sa première question était sur la grammaire.

— Pourquoi avez-vous choisi le passé simple pour écrire votre nouvelle ?

— Je ne sais pas exactement. Peut-être parce que le passé simple, ça frappe.

— Oui, c'est vrai, ça frappe.

Il est 3 heures du matin quand il nous ramène à la maison. Je descends calmement. J'attends qu'il ouvre les portes. Je vais m'allonger sur le canapé et j'attends que le

jour se lève. Le silence de cette maison est épais, opaque. Après un moment, je l'entends s'approcher. Il se tient près du canapé, il me dit de venir dormir à côté de lui. Dans une sorte de réaction instinctive – je veux dire que je n'y pense pas, je ne la contrôle pas – je me mets à hurler. Je reste sur le dos, sur le canapé, mais mes jambes et mes bras s'activent comme si je me débattais. Il recule.

Il y a en moi à la fois une grande fatigue et une grande vigilance. Je suis épuisée mais je refuse de m'assoupir. Dans cet état double où mon esprit se débat avec mon corps, je sens confusément que je suis à la fois celle que j'étais avant cette nuit et celle qui est sortie de cette nuit. Je suis ici, allongée, les yeux ouverts, et aussi une autre qui se tient à côté, un ersatz de moi-même fait de morceaux de cette nuit que j'ai découpés et avalés. Aucune version n'est intacte. Les deux portent la honte, le chagrin, le sentiment de déchéance, l'envie de vivre. Vivre, oui. Encore. Comment est-ce possible, cette folie d'avoir envie de continuer à vivre encore des jours et des nuits ? Comment est-ce possible de penser à cela, au nouveau jour qui se lèvera dans quelques heures et à la vie que je pourrais mener ?

Un peu avant 9 heures, je téléphone chez mes parents. C'est mon père qui décroche. Je ne lui dis pas *bonjour*, je ne lui dis pas *c'est moi*. Je lui demande : « Est-ce que tu peux venir me chercher ? » Il répond : « Oui. »

J'attends devant la porte. HC n'est pas là, il est sorti après mon coup de fil. J'ai la sensation qu'il me surveille, peut-être est-il au coin de la rue, peut-être qu'il fait des rondes en voiture, peut-être est-il dans les buissons, tapi.

Mon père arrive dans son 4x4, il est accompagné de mon frère et c'est ce dernier qui range la valise sur le plateau arrière. Nous ne parlons pas. Il n'y a rien à dire.

Quand je me suis tenue en bas de l'escalier de la maison de mes parents avec cette valise chargée de quelques livres et de quelques vêtements et que ma mère est apparue en haut des marches et qu'elle a dit « C'est comme si tu rentrais d'un grand voyage », j'ai pensé que c'était le genre de voyage que je ne raconterais jamais. Je ne possède par ailleurs aucune photo de moi entre l'âge de dix-neuf et de vingt-cinq ans. C'est l'angle mort de ma vie.

DEUXIÈME PARTIE